



**GONZO**  
**H.S.T.**



## Introduction

A l'occasion d'une interview que Hunter Stockton Thompson donna en 1989, il déclara « *Je n'ai pas encore trouvé de drogue qui défonce autant que de s'asseoir à sa table de travail pour écrire.* ». Si l'écrivain n'était pas en reste quand il s'agissait de se charger en alcool ou autres drogues, c'est sûrement l'écriture qui l'emmena vraiment ailleurs, bien au-delà des sujets qu'il eut à traiter dans son travail de journaliste ou de romancier. L'écriture était pour lui une thérapie, dira-t-il, un moyen de comprendre les choses en s'asseyant et en écrivant dessus. « *Parce qu'en s'y contraignant, en mettant le sujet en mots, on ne peut éviter de devoir s'y attaquer.* » Si nous avons décidé, dans cette revue spécialisée sur les usages et la culture, de consacrer un dossier aux écrits de Thompson, il est tout de même important d'affirmer que ce sont pour eux que l'écrivain est passé à la postérité, et non pour ses usages de drogues, même si c'est pour ces derniers qu'il est aussi connu, et que c'est bien là que nous allons fouiller. Non seulement il assumait pleinement sa polyconsommation et en parlait ouvertement, mais elle faisait partie intégrante de sa vie, était son stimulant, et l'accompagnait dans toutes ses enquêtes. C'est donc par ce prisme que l'on peut ici, approcher son oeuvre et, en l'occurrence, la faire découvrir. C'est du moins l'objectif...

Cette oeuvre est prolifique et plurielle puisqu'elle est composée aussi bien de romans et d'articles, que de lettres ou autres formes de textes courts. On peut facilement reconnaître l'écrivain à la lecture de cette somme de récits qui sont autant d'aventures. Même s'il a pris du temps à s'affirmer, son style a fait parler de lui et a révolutionné le journalisme dans les années 60 et 70. C'est un des collègues et amis de Thompson, Bill Cardoso, qui, en 1970, à la sortie de l'article de Hunter titré *Le derby du Kentucky est décadent et dépravé*, affirmera au journaliste que son travail est du "pur Gonzo". Pour comprendre ce que Cardoso entendait par là, il faut re-



venir à l'origine de ce mot "gonzo". Le reporter explique que c'est le terme employé par les Irlandais dans les quartiers sud de Boston pour désigner le dernier homme à encore tenir debout alors que tous autour de lui se sont écroulés d'avoir trop bu. Si l'on veut ramener ce terme à l'écrivain Thompson et à son style journalistique, il faut lui reconnaître que malgré la tournure qu'ont prise les reportages dans lesquels il s'est totalement immergé, et malgré les litres d'alcool ingurgités et les quantités d'autres drogues consommées, il a toujours su tenir debout, donner de sa personne, et livrer des textes qui ressemblaient plus à des nouvelles qu'à des articles. Et c'est la spécificité du "journalisme gonzo", qui lui survivra, à savoir une écriture à la première personne, le recours à des techniques romanesques comme les dialogues, une approche des sujets totalement subjective, voire même ultra-subjective, un ton débarrassé de toutes les politesses inhérentes à l'écriture journalistique de l'époque, une impertinence courageuse, et surtout une posture de protagoniste donnant au narrateur une place aussi importante que le sujet traité. Thompson s'est approprié ce terme Gonzo avec délectation, d'autant qu'il est aussi le titre d'un morceau de James Booker, pianiste reconnu, mais connu pour ses usages immodérés de drogues... En faisant du gonzo, Hunter S. Thompson sentait qu'il bousculait le journalisme de l'époque et le précipitait ainsi vers un déclin qui lui semblait inéluctable. Un autre déclin, celui du rêve américain, faisait aussi partie de ses préoccupations...

On a appelé cette évolution du traitement des sujets dans les journaux : le "nouveau journalisme", forme émergente aux Etats-Unis au début des années 60, mais reprise par d'autres écrivains/journalistes américains par la suite. Tom Wolfe, l'auteur de *Acid Test*, est probablement l'un des plus illustres représentants du mouvement. Thompson s'est inscrit lui aussi dans ce mouvement sans que ce soit prémédité, mais a exacerbé son état d'esprit... Ces formes de longues enquêtes/récits sont d'ailleurs plutôt dans l'air du temps ces temps-ci. Pas seulement aux Etats-Unis, mais en France aussi... Une autre dimension, et pas des moindres, est à mettre en avant dans ce genre gonzo. Il s'agit de la frontière, qui reste ténue, entre réalité et fiction. Hunter S. Thompson n'hésitait pas à dire qu'il était évident que certains événements n'avaient pas pu se produire tel quel, même s'ils prenaient appui sur la réalité. De son point de vue, la vérité nécessitait parfois quelques détours salutaires. L'écrivain échangeait parfois son iden-



tité de narrateur par celle d'un pseudo derrière lequel il ne se cachait pas vraiment. Cette coquetterie permettait certainement d'identifier le texte comme un roman et non comme une très longue enquête. Ce fut le cas notamment pour *Las Vegas Parano* et *Rhum express*, où les personnages de Raoul Duke ou de Paul Kemp n'étaient en fin de compte que des avatars, hauts en couleur, de l'écrivain...

Hunter S. Thompson a tout de même bien vécu une très grande partie des événements décrits dans ses romans. Et en ce qui concerne ses articles, tout autant reconnus que ses romans, la fiction se niche souvent dans des détails. En parcourant son oeuvre, on a donc l'occasion et l'impression d'accompagner l'écrivain dans son parcours de vie, tant ses enquêtes ont occupé son temps d'existence qui ne fut pas si long malheureusement... Hunter S. Thompson s'est suicidé d'une balle dans la tête le 20 février 2005 dans sa maison de "Owl Farm" à Woody Creek dans le Colorado. Cette maison était son refuge. Il y vivait depuis 1967, et l'avait acheté grâce aux droits d'auteur de *Hell's Angels*, sa première longue enquête, publiée la même année... Il n'avait pas encore soixante dix ans le jour de sa mort, mais d'en être arrivé là était déjà pour lui du bonus, aimait-il dire. Difficile d'être sûr de son âge exact, car là encore la fiction faisait un pied de nez à la réalité. Il serait né en 1937, mais des sources affirment que ce serait plutôt en 1939, et que Thompson avait menti pour pouvoir intégrer sa première rédaction...

La vie de l'écrivain n'a pas toujours été couronnée de succès. Il faudra attendre 1967 et la parution de cette fameuse enquête fouillée sur le gang de motards pour que sa carrière de journaliste décolle. Hunter voulait être écrivain et c'est par le biais du journalisme qu'il arrivera à ses fins. Il publiera dans de nombreux journaux et magazines, dont notamment *Rolling Stone*, le *New York Times Magazine*, le *National Observer*, le *Scanlan's Monthly*, *Playboy*, *Reporter*, *Distant Drummer*, *Spider Magazine*, *Esquire*. La collaboration avec ce journaliste, qui rendait rarement ses papiers dans les temps, n'était pas toujours simple et apaisée... Une grande sélection de ses articles a été rassemblée dans des ouvrages publiés de son vivant. Ses lettres ont eu aussi droit, comme il l'avait toujours souhaité, à une parution publique... Thompson était devenu à la fin de sa vie une sorte de caricature de lui-même. Il n'écrivait, ou du moins ne publiait, plus beaucoup,



et vivait reclus dans sa maison de Woody Creek où l'on venait le visiter comme "Pape du Gonzo". Ces admirateurs étaient nombreux et venaient contempler *The* phénomène, un phénomène parfois bourru et souvent armé qui entretenait sa réputation en vivant au niveau de celle qui lui avait été faite de marginal, défoncé, impertinent, agité, mais intègre et sans complaisance... Même s'il est vrai que les psychotropes l'ont accompagné toute sa vie, ils ont sûrement pris le dessus sur la fin. Et puisqu'il restait encore debout malgré tout, en bon gonzo qu'il était, il fallait bien que ce soit lui qui mette fin à tout ça, sans avoir oublié, préalablement, de notifier par écrit ce qu'il envisageait pour ses funérailles... C'est Johnny Depp, l'acteur américain qui était devenu son ami après les deux films, adaptés de ses oeuvres, dans lesquels il avait joué le double de Hunter, qui organisa l'ultime au revoir de l'écrivain. Ses cendres furent dispersées à l'aide d'un canon placé en haut d'une tour de plusieurs mètres de haut. Une envolée vers de nouveaux paradis artificiels espérons-le...



*Pour en connaître un peu plus sur Hunter S. Thompson, nous vous conseillons une biographie de référence, un témoignage de son fils unique et une bande dessinée.*



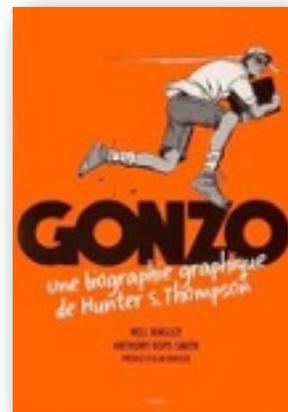
**Hunter S. Thompson Journaliste et hors-la-loi**

Une biographie de William McKeen  
Traduction Jean-Paul Murlon  
Editions Tristram, 2013



**Fils de gonzo**

Un récit de Juan F. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Editions Globe, 2017



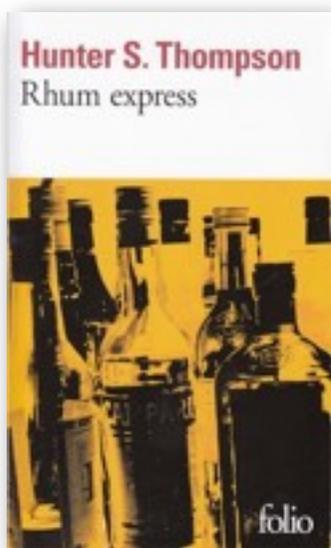
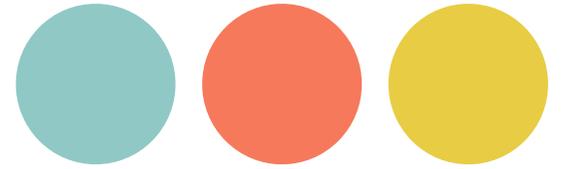
**Gonzo**

Une bande dessinée de Will Bingley et Anthony Hope-Smith  
Traduction Paulin Dardel

# HUNTER S. THOMPSON THE RUM DIARY

'Remarkable ... a genuine, 100% proof discovery of great literary intelligence ... knocks the spots off today's literary wannabes' MAIL ON SUNDAY





## Rhum express - Rum Diary

Un roman de Hunter S. Thompson

Edition originale Bloomsbury Publishing, 1998

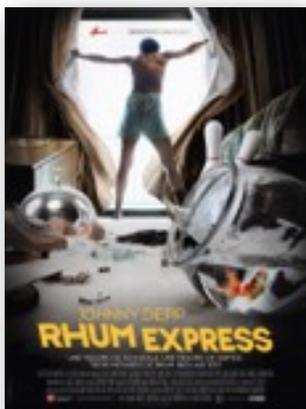
### **Rhum express**

Un roman de Hunter S. Thompson

Traduction par Bernard Cohen

Parution poche Folio, 2010

336 pages, 8,10 euros



### **Rhum express**

Un film de Bruce Robinson, 2011

Distribution : Johnny Depp,

Aaron Eckhart, Michael Rispoli,

Ambert Heard, ...

Durée : 2h

Probablement que le titre original de ce roman, *The rum diary*, est plus en adéquation avec ce que Hunter S. Thompson nous propose ici, à savoir une sorte de journal de bord imbibé où le rhum coule à flots. Il se boit, dès le petit-déjeuner, dans la moiteur de Porto Rico comme s'il fallait écouler à tout prix, et au plus vite le stock de fabrication locale... Le roman a bien failli passer à la trappe. En 1997, Johnny Depp, le fameux comédien américain qui incarne Hunter S. Thompson à l'écran à deux occasions, dénicha des cartons du journaliste un texte qui y dormait depuis plus de trente ans et n'avait jamais trouvé éditeur à son pied. Il faudra donc attendre 1998 pour que le texte paraisse, alors qu'il avait été écrit par Thompson au début des années soixante suite à un séjour à Porto Rico pour son travail mais aussi pour y prendre du bon temps... L'adaptation cinématographique ne verra le jour que quelques années après la mort de l'écrivain. Elle suit de près les aventures, ou plutôt les mésaventures, d'un journaliste, alter ego de Hunter, décrites dans le roman, même si elle prend quelques libertés de taille sur l'identité notamment de l'homme qui partage la vie de la seule femme mise en avant dans le récit... Ce roman est en effet une histoire d'hommes, hommes désabusés qui noient leur ennui loin de chez eux dans un alcool à disposition pour



### Extrait p. 15-16

« Toutes sortes de types venaient travailler au San Juan Daily News, depuis les jeunes turcs enflammés qui rêvaient de tout casser pour tout rebâtir à zéro jusqu'aux vieux journalistes désabusés et à la panse pleine de bière qui ne voulaient rien d'autre que terminer leur vie en paix avant qu'une bande de cinglés n'essaient de refaire le monde. Tout l'éventail était là, véritables plumes et hommes d'honneur, dégénérés et ratés professionnels à peine capables de rédiger une carte postale, vauriens fuyant leur passé, soûlards dangereux, et aussi un Cubain kleptomane qui portait un revolver sous le bras, un Mexicain maniaque et pédophile, des maquereaux, des pédérastes, des déchets humains en tout genre dont la plupart ne restaient au journal que pour se payer quelques verres et s'acheter le billet d'avion du retour. »

chauffer le gosier et délier les langues entre deux temps d'écriture dans un quotidien que bien trop de monde ne lit plus. La préoccupation principale de ces hommes est de trouver des glaçons pour rafraîchir leur rhum et probablement en boire alors davantage...

Paul Kemp, un journaliste de trente deux ans, dix ans de plus que l'auteur au moment de l'écriture, fuit son manque de réussite à New York pour s'installer à San Juan, capitale de Porto Rico. Il y a été embauché par un journal, le *San Juan Daily News*, qui ne marche pas fort, et est même au bord de la faillite. Les lecteurs du journal sont les membres de la communauté anglo-saxonne qui commencent à prendre ses marques sur l'île paradisiaque et l'occupent sans beaucoup de considération pour la population locale. Les touristes affluent eux aussi. Ils séjournent dans des hôtels club et passent plus de temps assis grassement devant des machines à sou, au bowling ou à se dorer la pilule autour de la piscine ou sur la plage, qu'à visiter le pays. Les affairistes américains ont, eux, flairé les bonnes combines pour construire de manière anarchique sur l'île des complexes qui accueilleront toujours plus de leurs concitoyens... Le journaliste trentenaire semble de bonne volonté à son arrivée, mais il est confronté à un groupe de journalistes dont la conscience professionnelle a vite été émoussée par les litres de rhum ingurgités et la belle vie sous les cocotiers. Paul Kemp, déjà bien attiré par la boisson, se laisse porter par le courant de rhum et de bière déversé dans les bars, notamment un, le repaire d'Al, quartier général de tout ce beau petit monde où le prix de l'alcool est incomparablement inférieur à celui pratiqué par la chaîne de bars *New York* qui s'est installé en ville. Chez Al, on se retrouve pour refaire le monde, ou pas, mais surtout pour se soûler, quitte à retourner ivre à la rédaction... Le rédacteur en chef du quotidien, Lotterman, « *un ex-communiste... au bord de la dépression nerveuse* » sait bien de quoi est constitué son pôle de journalistes, « *des sacs à vinasse* », dit-il, et tout en passant ses journées à leur gueuler dessus pour tenir la baraque et faire avancer le journal, il a bien conscience qu'il ne trouvera pas mieux. « *Dans le meilleur des cas, ses hommes étaient*



### Extrait p. 180-181

« Il n'y avait pas de filles dans ce bar. Seulement des femmes mûres et des hommes chauves en tenue de soirée. Je tremblais, maintenant. Et si j'allais avoir une crise de delirium tremens ? J'ai continué à boire, de plus en plus vite. J'essayais de me soûler à fond. J'avais l'impression que les gens me regardaient avec toujours plus d'insistance, mais j'étais incapable de protester, de prononcer un seul mot, je me sentais isolé, épié, démasqué. J'ai glissé tant bien que mal de mon tabouret et je suis sorti hélér un taxi. Trop mal en point pour prendre une chambre à l'hôtel, je n'avais nulle part où aller sinon un appartement puant infesté de cafards. Le seul toit qui puisse m'abriter. »

*imprévisibles. Dans le pire, il s'agissait d'ivrognes dépenaillés auxquels on ne pouvait accorder la moindre confiance. Malgré tout, ils se débrouillaient pour éditer un journal. », nous les décrit Kemp... On baigne en pleine désillusion dans une île où des idéalistes comme Paul cherchent encore un sens au rêve américain. Ici c'est rum, sea, sex and sun, et presque tout le monde y trouve son compte. On surnage au-dessus de son verre, le temps que le journal s'effondre et qu'on s'échappe avec des indemnités. En attendant, profitons...*

Parmi ces journalistes, qui deviendront les compagnons d'aventures et amis de Kemp et avec qui il s'installera dans un appartement taudis, il y a : Moberg, qui tient la rubrique criminelle du journal, imbibé en permanence, enragé et prêt à tout pour se farcir le rédacteur en chef ; Yeamon, tête brûlée qui se fera virer du journal avant la fin ; et Sala, le photographe attitré du *Dealy News*, amateur de combat de coqs. Yeamon s'est acoquiné avec Chenault, une très belle blonde, insouciant et sensuelle, qui lui fait tourner la tête, et fera tourner celle de Kemp. Dans l'adaptation cinématographique, la jeune femme est en couple avec un certain Sanderson, promoteur immobilier américain qui sait se mettre dans la poche les hommes politiques corrompus et compte sur Kemp pour écrire les articles qu'il faut dans le *Dealy News* pour amadouer la population et construire sans scrupule un complexe hôtelier et une station balnéaire qui ne manqueront pas de dénaturer le paysage et l'environnement. Kemp, en bon idéaliste, devra naviguer entre les réjouissances financières proposées par l'homme d'affaire et le désir de rester intègre sur une île où s'il n'en reste qu'un ce pourrait bien être lui. Soit il se met au service d'un affairiste crapuleux, soit il dénonce, en journaliste engagé qu'il est, toutes les malversations de Sanderson...

En attendant que les noeuds de la conscience de Paul Kemp se dénouent, il aura l'occasion de vivre quelques aventures qui l'enverront en prison, lui vaudront des déboires avec la justice locale pour ivresse sur la voie publique, atteinte à l'ordre public et outrage à officiers assermentés, et le laisseront impuissant face à



### Extrait p. 311

« Au crépuscule, parfois, tandis que vous essayiez de vous relaxer et d'oublier le marasme général, un dieu, l'Éboueur suprême, ramassait dans les caniveaux une poignée de ces espoirs brisés et les agitait devant vous, presque à portée de votre main mais pas tout à fait. Suspendus dans la brise, ils tintaient délicatement, telles des clochettes de verre, et conjuraient ainsi les souvenirs de ce que vous n'aviez jamais connu et que vous ne connaîtriez sans doute jamais. Les images qu'ils convoquaient étaient si frustrantes que le seul moyen de les effacer consistait à attendre le soir pour noyer les fantômes dans le rhum. Souvent, il était plus facile de prendre les devants et alors vous commenciez à vous imbiber dès midi. Dans ma mémoire, pourtant, cela ne donnait pas de résultats fameux, sinon que, éventuellement, le temps pouvait paraître passer plus vite. »

l'agression sexuelle dont sera victime Chenault... Ce qui aurait pu ressembler à une aventure paradisiaque se transforme en gueule de bois permanente avec des réveils qui ressemblent à un flot de désillusions déversées sur des hommes et une île qui se laissent dériver, tranquillement mais sûrement. Le rhum a fait son travail de sédation et anesthésie assez vite toute velléité de remise en question et de sursaut. Si le protagoniste du roman à trente-deux ans alors qu'il a été écrit par Thompson à l'âge de vingt-deux, c'est bien possible que ce soit dû au fait que le séjour de six mois aux Caraïbes de l'écrivain lui ait fait gagner dix ans de maturité, et donc fait perdre par la même occasion dix ans de jeunesse, d'insouciance, de naïveté et d'idéalisme. Le récit est inspiré en partie de ce qu'a vécu Thompson à Porto Rico, travaillant là-bas dans un journal sportif, *El Sportivo*, qui rencontrait, lui aussi, des difficultés financières. Sur place l'écrivain en herbe fréquenta des collègues journalistes d'un autre journal, le *San Juan Star*, qui inspira le *Dealy News* dont il est question dans le roman...

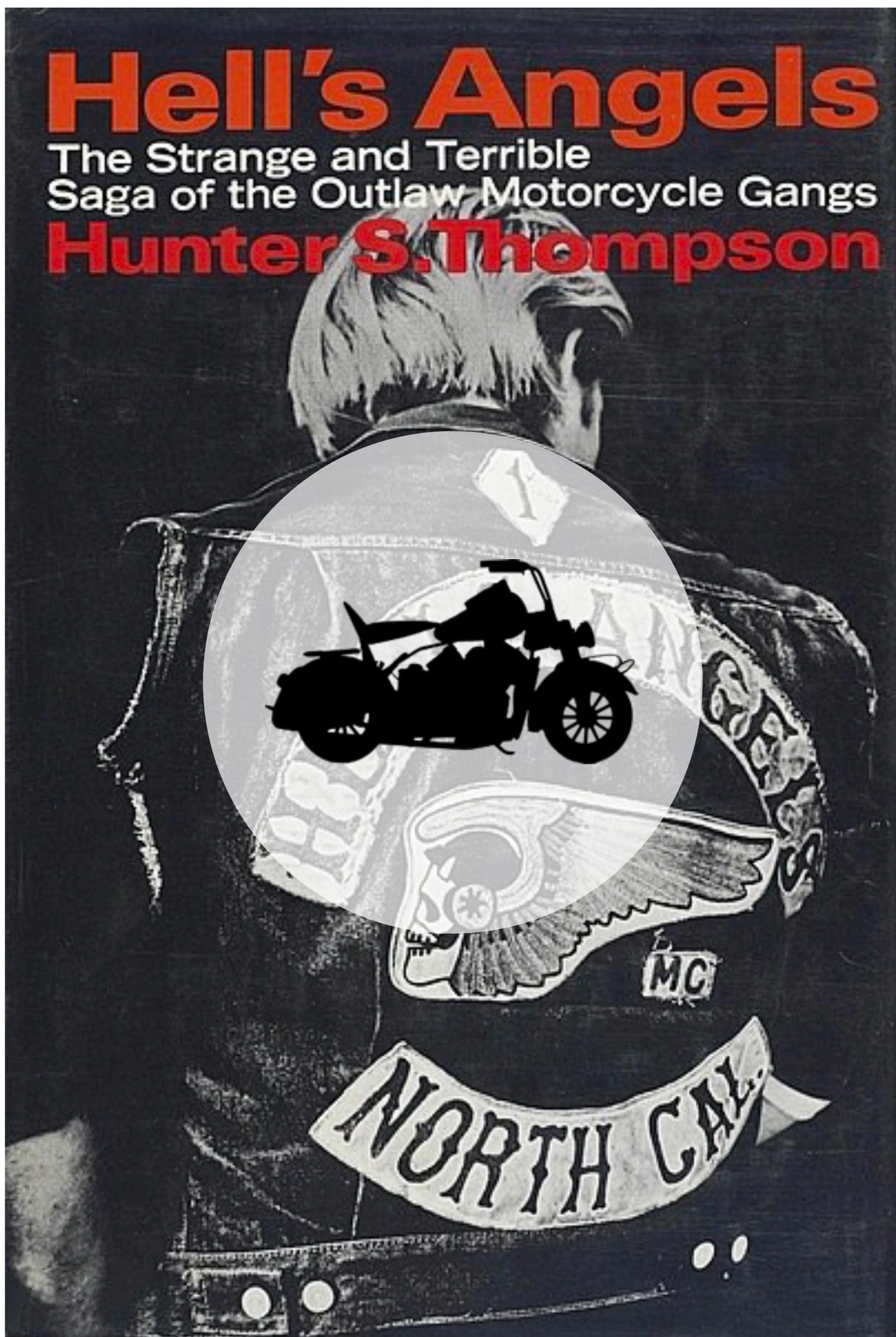
Le départ de Hunter S. Thompson, comme celui de Paul Kemp, est inévitable. D'autres aventures attendent les deux hommes au pays de l'Oncle Sam, sans que Porto Rico ne leur manque vraiment... « *Et c'est ici que s'achèvent les Aventures de Paul Kemp, le Journaliste-Poivrot. Il a lu les signes, il a vu ce qui lui arrivait dessus mais il était trop perversi pour reculer à temps.* » L'écrivain ne s'est finalement jamais aussi bien senti que chez lui. C'est là que le flot des textes à venir coulera sans que le rhum soit forcément de la partie, ou alors sans qu'il soit seul. L'aventure de Porto Rico, comme celle de Las Vegas, ou d'autres seront des parenthèses enchantées en quelque sorte, si l'on peut du moins parler d'enchantement. Les deux versants de la médaille psychoactive ne vont pas l'un sans l'autre, comme nous le verrons...

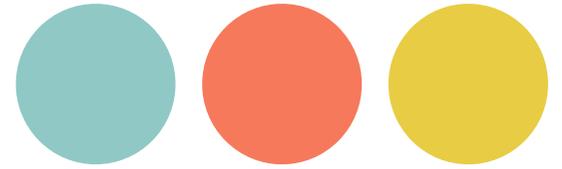


# Hell's Angels

The Strange and Terrible  
Saga of the Outlaw Motorcycle Gangs

Hunter S. Thompson



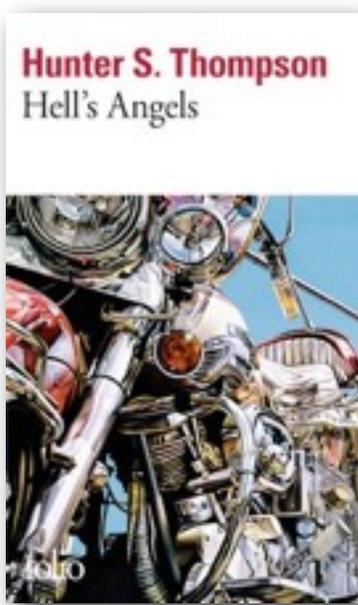


## Hell's Angels

L'étrange et terrible saga des gangs de motards hors-la-loi

Une enquête de Hunter S. Thompson

Edition originale Random House, 1967



### **Hell's Angels**

Une enquête journalistique  
de Hunter S. Thompson  
Traduction Sylvie Durastanti  
Parution poche Folio, 2011  
400 pages, 8,60 euros

Hunter S. Thompson n'est pas du genre à observer les gens de loin et laisser dire tout et n'importe quoi par ses collègues journalistes parfois frileux à l'idée de se confronter aux "monstres". Car c'est bien ainsi que les Hell's Angel sont présentés dans les années soixante, une bande de Boogie men sans foi ni loi, prêts à toutes les exactions pour prendre du plaisir et justifier la réputation de barjos que constitue le « *un pour cent d'irréductibles inconditionnels* », comme ils se présentent, que compte l'Amérique de l'époque. On n'est pas loin ici chez eux d'une forme d'esbroufe, et de gloriole pour tenter d'impressionner son monde et assurer une place de choix dans cette marge subversive qui attire tant de citoyens rebelles au système. « *Quand tu débarques dans un lieu public, faut scandaliser le bon peuple (...). Faut faire une apparition répugnante. On est des vrais parias, rejetés de la société. Et c'est ce qu'on veut être. Tout ce qui est valable pour eux ne peut pas l'être pour nous. Le monde ne veut pas de nous et nous on veut pas de lui. Pour les gens on est la lie de la terre.* », nous explique un membre de la communauté. Quitte à être la lie de la société, autant assumer son rôle, donner au peuple ce qu'il attend, et coller à l'image que l'on renvoie. Comme le dit Saul Alinsky, cité par



### Extrait p. 359-360

« Durant presque un an, j'avais vécu dans un monde ne ressemblant à aucun autre (au début du moins). Sans avoir la naïveté de croire que la fureur des Angels était bien ce qu'on en disait et ce qu'on en montrait, j'avais partagé le plaisir qu'ils tiraient à faire sensation. Malheureusement, plus ils fascinaient les foules et plus leur mystique perdait consistance... En un sens, les Hell's Angels sont les fossoyeurs du vieil individualisme traditionnel qui a fait la grandeur de l'Amérique ; pas des romantiques attardés, hélas, mais les premiers mutants, précurseurs d'un avenir que rien ne nous a préparés à affronter. En fait, les Angels sont de véritables prototypes. »

Thompson en tête de chapitre : « *Ce n'est pas parce que des gens sont pauvres ou marginaux qu'ils seront pour autant pleins de justice, de noblesse, de charité ou de compassion.* » Les Hell's Angels représentent alors le côté obscur de la force de la contre-culture des sixties, si tenter que l'on puisse parler pour eux de culture, et entretiennent fièrement cette image. Chacun place son orgueil où il peut... Ce que souhaite en tout cas vérifier le journaliste gonzo, c'est la part de mythe et de réalité. La vérité n'a alors pas de prix. Hunter ne souhaite pas surfer, avec bien trop de confort et de légèreté, sur la vague des rumeurs, des idées reçues et des a priori. Il veut se faire son opinion et surtout renseigner au mieux les lecteurs qui se feront alors à leur tour leur propre avis... Pour cela il va falloir mouiller le maillot, enfourcher la bécane, tracer sa route accompagnant ainsi une orde motorisée dont il devra gagner la confiance, et accepter de partager un quotidien qui n'est pas celui des bons pères de famille quittant la maison cravatés pour gagner de quoi nourrir femme et enfants. Ici, la famille, c'est la bande, le groupe, la communauté, les potes, des "hommes-des-vrais-des-durs" qui ne vont sûrement pas s'agenouiller devant les institutions, se laisser guider leurs choix de vie ou accepter toutes les compromissions. On en est là, et Thompson devra suivre le mouvement sans pour autant avoir le même état d'esprit ou du moins approuver la méthode... Il est probable que l'enquête de Hunter S. Thompson ait assis une réputation et popularisé une communauté déjà connue avant ça mais pas autant médiatisée qu'elle le sera à la suite de la parution du travail d'enquête du journaliste... Quant à la place qu'occuperont les usages de drogues dans cette aventure, nous aurons bien entendu l'occasion d'en parler...

L'enquête journalistique, *Hell's Angels - L'étrange et terrible saga de motards hors-la-loi*, qui sera l'aboutissement d'un an de compagnonnage sur les routes, et sera publiée en 1967 chez *Random House*, n'est pas pour l'écrivain la première approche du gang. En mai 1965, un premier long article était paru dans *The Nation* après qu'Hunter S. Thompson ait passé du temps avec les motards. Il avait su les approcher en leur expliquant qu'il cherchait



### Extrait p. 363-364

« Pour la majorité de la population, les Hell's Angels sont des perdants, des ratés, des mécontents, des misérables cherchant à se venger d'un monde où ils ne font que problème. Les Hell's Angels ne sont pourtant pas des visionnaires, mais des enragés irréductibles. Et s'ils sont des précurseurs de la « révolution morale » en vogue sur les campus universitaires, ils ne sont que l'avant-garde d'une armée grandissante de jeunes irremplaçables dont l'énergie trouvera finalement le même exutoire que la leur. Toute la différence entre un étudiant gauchiste et un Angel, c'est que l'étudiant se révolte contre le passé, tandis que l'Angel se révolte contre l'avenir qui l'attend. Et tout ce qu'ils peuvent partager, c'est leur mépris pour le présent et le statu quo. »

simplement à en connaître un peu plus sur eux, à savoir si leur réputation reposait sur des faits. Les soirées imbibées qui suivirent suffirent à ce que le journaliste, couillu, soit accepté. « *Ils ont été un peu réservés au début, mais après 50 ou 60 bières, nous avons pour ainsi dire trouvé un terrain commun. Les cinglés se reconnaissent toujours entre eux.* », dira Hunter S. Thompson dans les propos rapportés par William McKeen dans sa biographie de l'écrivain. Toujours est-il que la route avec les Angels démarrera à l'occasion de l'écriture de cet article qui, suite à sa publication sous le titre "*The Motorcycle Gangs : Losers and Outsider*", à savoir "*Les gangs de motards : Perdants et Exclus*", lancera la commande par Ballantine Books, la filiale poche de Random House, d'un livre entier consacré au gang. Une avance de droits d'auteur permet alors à Hunter de s'acheter une BSA 650 Lightning, bécane qui a de la gueule, ou du moins ne fait pas tache au milieu des Harley Davidson. Malgré le titre un poil dégradant du premier texte d'Hunter, les Hell's Angels acceptent le journaliste parmi eux et ne lui cacheront rien. Le jeune et téméraire reporter s'embarque dans une compagnie d'Oakland avec l'aval de Ralph «Sonny» Barger, leur chef, qui l'avait suivi pendant le premier temps d'écriture de l'article pour *The Nation*. L'homme est décrit par Hunter comme une « *grande gueule, un vrai diplomate et l'arbitre suprême de tous les conflits* ». Quand il est en taule, ce qui lui arrive souvent pour détention de Marijuana, le gang reste discret en attendant le retour de leur leader et meneur de jeu...

Sonny le Caïd, Terry le Clodo, Mémé Miles, Marvin la Torpille, Frenchy, Magoo, Minus et le parano, pour ne citer que quelques-uns des Angels qui partageront les mêmes tournées et la même bouteille que Hunter, seront accusés de tous les crimes et de tous les maux dont est victime l'Amérique. Le trafic de drogue en faisait partie, mais ce qui restera dans les mémoires sera l'accusation de viol collectif sur deux jeunes adolescentes à Monterey en septembre 1964. Hunter S. Thompson relate les faits dans la version des protagonistes chevelus et barbus. Les adolescentes étaient visiblement sous effet de l'alcool et du cannabis, et prêtes à s'offrir aux intéressés. Une orgie qui aurait mal tourné d'après ce



### Extrait p. 234

« Ne faisant rien à moitié, les Angels ont bien entendu reculé les limites de l'endurance humaine et de l'alcoolisme : en d'autres termes, ils boivent comme des bêtes, surtout en bordée. Chez eux, ils se soulent rarement, mais à chaque fiesta ils se biturent à mort, hurlant et se cavalant après comme des chauves-souris dans une cave. Et le feu représente un sérieux danger : une fois par exemple, Terry, étant tombé dessus, a carrément dû être hospitalisé. Evidemment, ceux qui évitent de s'écrouler dans le feu ou de casser des vitres de bagnole à coups de poing risquent aussi bien et à tout moment d'enfourcher leurs bécanes pour aller faire leur cirque dans le premier patelin venu. »

que raconte Terry le Clodo, principal accusé, à Hunter qui explique que la notoriété déviante des Angels s'est concrétisée suite à cet événement... Les retours fréquents que fait l'écrivain sur le passé des Angels, avec un certain nombre d'articles cités, confrontés à la version des membres du gang, permettent de remettre les choses dans leur contexte. Hunter sait faire parler les Hell's Angels, mais ne se contente pas de les écouter. Il les accompagne dans leurs virées régulières sur les routes mais aussi dans des bars où ils cherchent autant à picoler qu'à se froter violemment à la population locale histoire de profiter jusqu'au bout de l'agitation neuronale. La consommation d'alcool est la base du pack défoncé d'un bon Angel. Et ne leur parlez pas de modération puisque ce mot ne fait pas partie de leur vocabulaire et n'a aucun sens à en juger par leur mode de vie et leur état d'esprit. L'usage est collectif, puisque la communauté partage tout, ou presque... Nous avons déjà fait allusion à la marijuana, mais d'autres produits sont dealés et consommés par les membres du gang. Méthédrine, barbituriques, DMT et LSD ont droit au chapitre. L'objectif est la défonce. Il faut que le produit soit efficace. Pas question ici de se cacher ou de jouer sur cette fibre transgressive pour s'envoyer en l'air. Le Hell's Angel est pragmatique et se défonce à découvert...

Hunter S. Thompson, qui ne dit pas non à l'usage des produits à disposition chez les Angels, fait aussi l'entremetteur entre le gang et les personnalités qui souhaitent entrer en contact avec ses membres. Il prend sa part de responsabilité dans certaines expérimentations, notamment celle de LSD. C'est Thompson qui présentera les Hell's Angels à Ken Kesey, le fameux auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et à sa bande de joyeux lurons, les Merry Pranksters. D'autres célébrités de l'époque, comme Allen Ginsberg et Richard Alpert, curieux de voir de prêt à quoi ressemblait un ange diabolique, furent de la partie. Proposer du LSD à des hommes déjà bien chargés chimiquement et surtout peu précautionneux sur les dosages, n'était pas une évidence. Mais plus on est de fous plus on rit dans le monde de la contre-culture que véhiculée les Merry Pranksters. Les premières expérimentations seront suivies par des usages réguliers chez les



Extrait p. 305

« La plupart des gens planent à la simple idée du risque couru en transgressant un interdit. Pour décoller, ils ont besoin de se faire un cinéma pas possible. Pas les Angels, qui ont trop fumé, et depuis trop longtemps, pour confondre encore le cinéma et les effets réels. Avec la fumette, ils ne s'éclatent pas positivement. D'ailleurs, ils fument comme ils picolent. Si on leur propose un joint, ils ne refuseront pas mais ils claqueront rarement leur fric dans de l'herbe. Tant qu'à se payer de la défonce, ils achèteront quelque chose de plus efficace. »

Hell's Angels qui adoptèrent le produit comme l'un des leurs. Ils surent se fournir entre chaque virée pour chasser l'ennui quand ils étaient au repos, ou pour rendre la route un peu plus psychédélique sur leurs bolides. Le produit était encore à l'époque légal, alors le risque de se faire arrêter était moindre qu'avec la marijuana ou les amphétamines. Malheureusement, comme il fallait s'y attendre, les usages furent loin d'être modérés, et si le LSD pacifiait en quelque sorte les motards, il les précipitait aussi naïvement dans des trips particulièrement longs dont ils ne sortaient pas indemnes. Ils finirent par laisser de côté ce produit qui faisait trop de dégâts dans leurs rangs... Mais les Angels ne diront jamais que ce sont des "camés", ce qui serait, de leur point de vue, un constat de faiblesse. Le Hell's Angel est blindé, immunisé contre toute forme d'addiction, puisqu'il est plus fort et plus endurant que le commun des mortels, des surhommes en quelque sorte. Cet état d'esprit rejoint celui des extrémistes de droite des rangs desquels beaucoup sont issus. « *Tous les Angels diront que chez eux il n'y a pas de camés. Ce qui est exact, au sens médical ou légal du terme. Une fois accroché, le vrai camé ne prend plus n'importe quoi : ou il prend sa came ou il est en manque. Les Angels, eux, prennent tout ce qui leur tombe sous la main et gobent n'importe quoi, comme s'ils étaient sevrés de tout - même au risque de délirer à plein tubes* », nous dit Thompson avec donc une pointe d'adhésion à leur discours, mais aussi sûrement une pointe d'ironie...

Les effets psychoactifs des drogues étant alors considérées par l'opinion publique comme responsables des exactions des Hell's Angels, les rapports de police et articles qui paraîtront sur le sujet ne manqueront pas de préciser que tous ces méfaits ont été accomplis sous influence de "La Drogue", sans aucune distinction entre les produits. Une chose est sûre, l'usage de drogue étant facilement assimilable, dans les représentations populaires, aussi bien à la subversion qu'à la perversion, pour peu que les usagers aient été montrés du doigt pour leurs virées terrifiantes, on a vite fait de stigmatiser les produits, ce que ne manqueront pas de faire les pouvoirs publics américains... Et quand la lutte contre le trafic



### Extrait p. 303

« Sachant que les douaniers ont une mentalité de garçon de café, les caïds de la drogue n'iront évidemment pas embaucher les Hell's Angels pour convoier leur marchandise. A ce compte-là, autant expédier à la frontière un fourgon avec Opium Express en lettres rouges sur chaque portière. Si le Dieu des justes pouvait en une nuit réduire en cendres tous les Hell's Angels, le trafic de la marijuana n'en serait pas affecté outre mesure. »

devient la priorité du gouvernement, les Hell's Angels endossent injustement une bonne partie de la responsabilité de la circulation des stupéfiants sur le sol américain, puisque ce sont les plus médiatisés et les plus motorisés. S'il est vrai que l'argent qui rentre dans les gangs est le fruit d'un trafic régulier sur le territoire américain, les quantités en jeu sont bien inférieures à celles imaginées par les forces de police et de douane. Quoiqu'il arrive, les chevelus et barbus auront toujours plus de chances de se faire arrêter et fouiller, nous dit Thompson, que l'homme imberbe et coupé court...

Toujours est-il que les Hell's Angels ont marqué leur temps, et qu'ils se sont même découverts des alliés de circonstance, de ceux qui défendaient la liberté sauvage et la lutte contre les institutions. Mais bien évidemment, la notoriété s'accompagne inévitablement d'attentes de la part de ceux qui vous placent sur un piédestal, et quand le naturel revient au galop, les déceptions sont au rendez-vous. Quand les Hell's Angels attaquèrent une manifestation contre la guerre du Vietnam, ce qui n'avait rien de surprenant venant d'eux, défendant depuis leur origine une idéologie fasciste, la gauche américaine révolutionnaire tomba des nues, elle, et tourna le dos aux gangs qui retournèrent dans les bas-fonds dont on les avait tirés sans qu'ils ne demandent rien à personne... Hunter S. Thompson, finit par se lasser du temps passé en la compagnie des Hell's Angels, et il n'ira pas de main morte avec eux dans ses propos en fin d'ouvrage. L'histoire avec le gang de motards ne se finira pas dans une effusion d'émotions partagées. Pour des histoires de promesse non tenue d'un auteur qui devait partager une partie des royalties avec les membres du gang qu'il avait suivi, les coups tombèrent. C'est bien ainsi que les Hell's Angels règlent leurs différends. Hunter S. Thompson en fit les frais et se fera tabasser et lapider. Mais ces premiers droits d'auteur lui permirent d'acheter sa maison de Woody Creek dans le Colorado. C'est dans cette demeure que le journaliste poursuivra son travail d'écriture prolifique pendant que les Hell's Angels poursuivirent leur route sans plus aucune publicité...



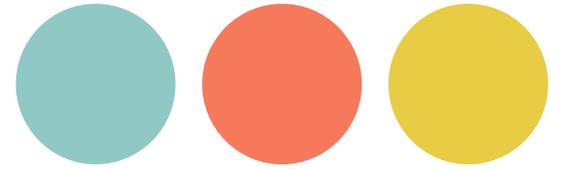
POPULAR LIBRARY 0-445-03431-6 \$2.50

"The Best Book on the Dope Decade"  
—*The New York Times Book Review*

# FEAR AND LOATHING IN LAS VEGAS

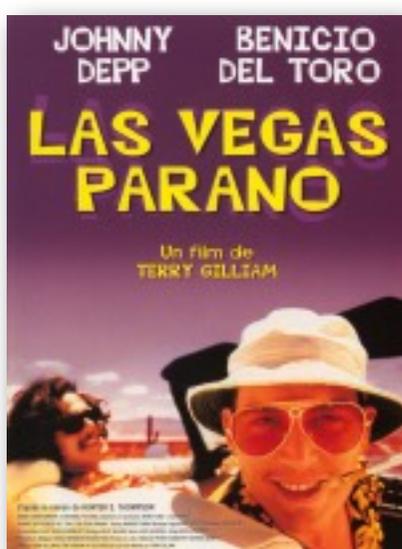


**Hunter S. Thompson**  
Bestselling Author of  
**THE GREAT SHARK HUNT**



*Las Vegas Parano - Fear and Loathing in Las Vegas*  
*Un roman de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale Random House, 1972*

**Las Vegas Parano**  
**Une équipée sauvage au coeur du rêve américain**  
Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction Philippe Mikriammos  
Parution poche Folio, 2010  
304 pages, 7,50 euros



**Las Vegas Parano**  
Un film de Terry Gilliam, 1998  
Durée 1h59

A quoi bon ? Quand le rêve américain semble s'être un peu perdu en route, à l'orée des années 70, à quoi bon lui courir après pour perdre définitivement toutes ses illusions d'un monde d'après qui peine à s'imposer ? Les années 60, et tous ses bouleversements, sont désormais derrière Hunter S. Thompson et ses concitoyens et le mouvement hippie décline sous les coups de boutoir d'un gouvernement Nixon qui a su faire croire aux Américains que ces hippies étaient le symbole de la décadence et du déclin de cette bonne vieille société traditionnelle qui doit désormais reprendre ses droits. Hunter S. Thompson, qui n'a jamais été un fervent défenseur du mouvement hippie, lui préférant le mouvement beat, poursuit son rêve américain en se défonçant, et sans qu'aucune idéologie ne soit sous-jacente. *Fear and Loathing in Las Vegas*, que l'on devrait traduire littéralement par *Peur et répugnance à Las Vegas*, mais dont le titre français *Parano* est peut-être plus proche de ce qui se vit dans ce roman, est une oeuvre qui permet finalement aux protagonistes, et aux lecteurs qui les accompagnent, de revenir les pieds sur terre après s'être échappé un temps dans des paradis artificiels qui n'auront pas toujours été aussi paradisiaques qu'on aurait pu l'espérer. On sait bien que l'état d'esprit et les dispositions dans lesquels on se trouve au



### Extrait p. 16-17

« Les rédacteurs m'avaient également donné trois cents dollars en liquide que nous avions déjà presque entièrement dépensés pour acheter des drogues extrêmement dangereuses. Le coffre de la voiture ressemblait à un labo ambulante de la brigade des stupéfiants : nous avons deux sacoches d'herbe, soixante-quinze pastilles de mescaline, cinq feuilles d'acide-buvard carabiné, une demi-salière de cocaïne, et une galaxie complète et multicolore de remontants, tranquillisants, hurlants, désopilants... sans oublier un litre de tequila, un litre de rhum, un carton de Budweiser, un demi-litre d'éther pur et deux douzaines d'ampoules de nitrite d'amyle. »

moment de l'usage peuvent avoir une incidence sur les effets. Or, Raoul Duke, le journaliste, et Horatio Alger - qui se fait appeler Docteur Gonzo - son avocat et néanmoins ami, ont un cerveau comptabilisant déjà certainement au compteur quelques heures de route de déconvenues avant de se rendre à Vegas. Cette ville est la destination ultime, aux dires des deux compères, quand il s'agit de partir en quête du rêve américain, ou du moins de le mettre en action, comme le dit le journaliste... Mais qu'étaient-ils donc allés chercher dans cette galère ? Si chevaucher le rêve américain consiste simplement à profiter de la vie aux frais de la princesse, s'en mettre plein le cerveau, laisser des notes de room service conséquentes impayées et mettre à sac en toute impunité des chambres d'hôtel de luxe, alors Duke et Gonzo ont certainement atteint leur but... Mais ne précipitons pas trop vite l'action...

L'aventure démarre sur les chapeaux de roues, en Californie, dans le Polo Lounge du Beverly Hills Hôtel où Raoul Duke, visiblement en mal de propositions de travail, reçoit par téléphone celle de *Sports Illustrated* de couvrir à Las Vegas la fameuse course hors circuit de motos et buggis, la Mint 400, qui se coure dans le désert du Nevada et est financée par le propriétaire du Mint Hôtel où ils séjourneront. Même si le journaliste n'est aucunement spécialiste de la question, il ne peut refuser cette proposition d'aller faire une virée dans cette ville mythique de l'ouest américain, ville où les casinos sont ouverts 24h/24h sans qu'il soit d'ailleurs question dans le récit des problématiques du jeu compulsif, ce qui n'a rien d'étonnant pour l'époque... Même si l'objectif pour nos deux compères n'est pas de dépenser tout leur argent dans les casinos de Vegas, ce n'est pas une raison pour partir à vide. Raoul Duke n'arrive à obtenir comme avance de frais que trois cents malheureux dollars, mais compte bien se faire rembourser ses dépenses réelles par la suite. Son avocat décide de l'accompagner dans cette aventure, mais pas question de se rendre à Vegas sans avoir loué au préalable une Cadillac décapotable rouge, avoir récupéré un magnétophone, une réserve de cocaïne, et un narguilé pour fumer sa marijuana. Et puis, tant qu'à faire, quitte à se charger en psychotropes pour la grande aventure, autant



Extrait p. 71-72

« Là réside l'avantage principal de l'éther : il vous fait vous comporter comme le soulard du village dans quelque primitif roman irlandais... perte totale de toutes les capacités motrices de base : vision embrouillée, aucun équilibre, langue paralysée - rupture de toute coordination entre corps et cerveau. Ce qui ne manque pas d'intérêt, car le cerveau continue à fonctionner plus ou moins normalement... à dire vrai, vous vous voyez vous comporter de cette déplorable manière, mais vous ne pouvez rien y faire... Ah ! Diabolique éther - complète drogue du corps. L'esprit recule d'horreur, incapable de communiquer avec la colonne vertébrale. Les mains s'agitent comme des démentes, incapables de sortir du fric de la poche... rires faux et chuintements de bouche... tout en souriant toujours. L'éther est la drogue parfaite pour Las Vegas. »

remplir sa valise de tout ce que Los Angeles met à disposition. Ce seront donc cannabis, mescaline, LSD, cocaïne, poppers, alcool et éther qui seront du voyage car, comme le dit Duke, « *une fois qu'on commence sérieusement une collection de drogue, on a tendance à vouloir la pousser jusqu'au bout* ». Il met aussi en avant le *facteur psychosocial* d'une existence compliquée pour justifier la nécessité de « *se bourrer de produits chimiques les plus atroces, puis descendre à tombeau ouvert de Hollywood à Las Vegas.* ». Pas besoin de chercher midi à quatorze heures. Le chargement de la Cadillac est un remède à la morosité ambiante...

Et voilà donc nos deux grands fous embarqués dans un road trip de quatre bonnes heures pour atteindre Las Vegas à travers le désert. Les drogues sont ingérées, sniffées, inhalées au cours du voyage, et leurs effets se font ressentir suffisamment vite pour impacter inévitablement une conduite qui a bien de la chance de profiter d'une route particulièrement droite. Seul un auto-stoppeur impressionnable fera les frais d'un voyage tourmenté et décidera même de fuir à la première occasion... L'arrivée à Las Vegas et à l'accueil du Mint hôtel constitue le climax de la manifestation des effets cumulés de toutes les substances consommées pendant le trajet. Duke est victime d'hallucinations toutes aussi effrayantes les unes que les autres, et ne se sort de ce guêpier que grâce au Dr Gonzo. Toujours est-il que dans cette ville en multicolore et tout en excès, le comportement du journaliste passe comme une lettre à la poste. On met ses difficultés de communication et envolées paranoïaques sur le dos d'un usage immodéré d'alcool. Après tout, toutes les ivresses se ressemblent pour peu qu'on ne connaisse pas vraiment la différence entre un stimulant et un dépresseur du système nerveux central. Tous les produits et usagers dans le même panier. Cela permet du moins à Raoul Duke et à son avocat de passer finalement inaperçus... C'est l'alcool qui fera redescendre un Duke qui se méfie même du photographe, Laserda, qui l'attend et est censé le suivre sur la course motorisée du lendemain... De cette course, le journaliste ne verra d'ailleurs pas grand-chose tant les folles embardées dans le désert et le sable qu'elles soulèvent la rendent opaque. Raoul Duke n'est pas



Extrait p. 100-101

« San Francisco autour de 1965 constituait un espace-temps tout à fait particulier où se trouver. Peut-être que ça signifiait quelque chose. Peut-être pas, à longue échéance... mais aucune explication, aucun mélange de mots ou de musique ou de souvenirs ne peut restituer le sens qu'on avait de se savoir là et vivant dans ce coin du temps et de l'univers. Quel qu'en était le sens. L'histoire est dure à connaître, à cause de toute la merde qu'on rajoute ; mais même sans être sûr de l'«histoire», il paraît totalement sensé de penser que de temps à autre, l'énergie de toute une génération mûrit en une longue et belle fulguration, pour des raisons que personne ne comprend vraiment sur le coup - et qui rétrospectivement, n'expliquent jamais ce qui s'est passé. »

téméraire ni même passionné par son sujet. Il préfère les tournées des casinos, sous mescaline et éther, avec le Dr Gonzo qui n'est pas le dernier à consommer. Les effets sur l'esprit et le corps du journaliste des différentes substances sont décrits avec précision et nous donnent une idée de l'état dans lequel il vit ses aventures. Pas question pour lui de rester sobre. Les usages s'enchaînent pour être sûr de ne pas rester trop longtemps en équilibre. Un acolyte rattrapera l'autre si les choses dégénèrent, et elles ne tarderont pas à dégénérer... Toujours est-il que le journaliste prend vite conscience que si son séjour se prolonge à Vegas, ce n'est sûrement pas pour une course de motos sans intérêt, mais bien pour se payer une bonne tranche de défonce psychotique...

La première erreur de Duke dans toute cette agitation neuronale, est d'avoir laissé trop longtemps le Dr Gonzo seul et équipé d'une arme blanche qu'il a tendance à dégainer un peu vite. Le temps pour le journaliste de garer la Cadillac au parc de stationnement, et l'avocat a saccagé la chambre dans laquelle les valises ont été posées. Immérgé dans la baignoire, il demande à ce qu'on l'électrocute, en plein orgasme psychédélique, avec le transistor sur lequel passe une musique des *White Rabbit*. En compensation, il recevra sur la tête un pamplemousse frais... Petite parenthèse nostalgique dans le récit pour Raoul Duke : ce temps de vie à San Francisco au milieu des années 60 où les rencontres paisibles avec quelques membres de la Beat Generation lui font oublier les excès guerriers et suicidaires de son avocat dans une ville de Vegas qui ne respire pas, elle, la sérénité, loin s'en faut. Se replonger dans ce temps passé donne l'occasion à l'écrivain Hunter S. Thompson de tenter de restituer par écrit l'ambiance, l'esprit, et les étincelles de l'époque ou du moins les ondes positives qui y circulaient... Dans l'immédiat, étant donné la note salée de l'hôtel, et le fait que le Dr Gonzo ait profité de la nuit agitée de Duke pour se tailler la route sans le prévenir, le journaliste décide de fuir Las Vegas dès le lendemain matin, mais sans argent et sans aucun article à rendre au journal sportif... Un télégramme de son ex-futur ami, à savoir le Dr Gonzo, le retiendra finalement à Las Vegas. Le nouveau sujet que Raoul Duke aura à traiter n'est pas dénué d'ironie comme



Extrait p. 147-148

« Heureusement, personne ne me déranga pendant que je faisais un rapide inventaire de la sacoche. La planque était dans un désordre irrémédiable, tout brassé ensemble et à moitié écrasé. Quelques pastilles de mescaline étaient réduites en une poudre marron rougeâtre, mais j'en comptais à peu près trente-cinq ou quarante encore intactes. Mon avocat s'était enfilé tous les tranquillisants, mais il restait pas mal d'amphés... plus d'herbe, le flacon de coco était vide, un seul buvard d'acide, un bon bout de hash à l'opium et six amyles égarés... Pas assez pour du sérieux, mais un rationnement prudent de la mescaline nous permettait sans doute de tenir les quatre jours de Conférence sur les drogues. »

nous le verrons, et sera l'objet de la deuxième partie du récit. En attendant, le journaliste fomentait toujours sa fuite de Vegas car il sentait que le télégramme du Dr Gonzo et la conférence qu'il est invité à suivre pour pondre un nouvel article, est un traquenard. Après moult tergiversations, la route de retour à Los Angeles est prise, chargée en adrénaline. L'arrestation, sans conséquence, par un policier pour excès de vitesse et la rencontre inattendue de l'auto-stoppeur du début du récit, exacerbe la parano d'un homme qui ne demande plus qu'à rentrer chez lui et s'enfoncer sous la couette pour oublier un séjour à Vegas qui n'a pas été aussi jouissif que prévu. Un coup de fil à son avocat gonzo pour qu'il le rassure, l'invite à reconsidérer sa fuite et à accepter de revenir s'installer dans la suite de l'Hôtel Flamingo réservé pour lui et pour son compagnon d'infortune qui l'y attend...

A cette deuxième arrivée à Vegas, Duke fait l'inventaire des drogues restantes dans sa mallette et n'hésite pas à se recharger en alcool, puis en éther et même en amyles (poppers) dans une pharmacie locale... Dr Gonzo, qui l'attend nu à l'hôtel, n'est pas seul, il a emballé une très jeune femme prénommée Lucy, en fugue de chez ses parents, jeune femme qu'il a bourrée d'acide pour la mettre sous influence et pouvoir profiter d'elle. Même si Lucy est encore bien enfoncée dans son trip, Duke, toujours prompt à tout faire pour limiter les problèmes qui encombrant son cerveau et alimentent sa parano, conseille à son avocat, par précaution, de la laisser filer et l'envoyer dans une chambre réservée pour elle dans un autre hôtel de Vegas. Duke n'a pas envie que lui et son avocat soient accusés par la suite d'être coupables d'avoir soumis chimiquement la jeune femme pour en faire un objet sexuel... Mais revenons à la raison pour laquelle Raoul Duke a été rappelé à Las Vegas. Il s'agit de suivre la Conférence Nationale des Procureurs autour de la problématique des usages de stupéfiants. « *Si les cochons se rassemblaient à Vegas pour une conférence au sommet sur la Drogue, nous pensions que la Culture de la drogue se devait d'être représentée.* » Alors pourquoi pas s'y rendre en se faisant passer pour des procureurs, même si Duke et Gonzo n'en ont pas l'allure, et profiter de l'incongruité de cette situation. Un



### Extrait p. 195

« Je ne pouvais plus bouger. Paralytie totale à présent. Chaque muscle de mon corps était contracté. Je ne pouvais même pas remuer les yeux, encore moins tourner la tête ou parler... .. La mort. J'en étais sûr. Mes poumons eux-mêmes ne semblaient plus fonctionner. J'avais besoin qu'on me fasse de la respiration artificielle, mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche pour le demander. J'allais mourir. Gisant sur ce lit, incapable de bouger... eh bien, au moins, ça ne fait pas mal. Je vais probablement perdre conscience dans quelques secondes, et puis après, peu importe. »

journaliste gonzo a aussi sa place ici... Alors, avant s'assister à ce congrès de fervents opposants aux usages de drogues, pourquoi pas se mettre la tête à l'envers ? Un nouveau produit fait son apparition dans le récit, l'adrénochrome, produit déniché par le Dr Gonzo auprès d'un « *maboul branché sur le culte de Satan* », et présenté comme issu de la glande médullo-surrénale d'un corps humain vivant. Les effets de ce produit font ressembler ceux de la mescaline non coupée aux agitations procurées par un soda au gingembre, nous annonce le Dr Gonzo... Cette substance existe bel et bien, est un dérivé de l'adrénaline, mais ne fait pas partie de la liste des stupéfiants. Quant à la manifestation de ses effets, présentés dans le roman de Hunter S. Thompson et le film de Terry Gilliam, elle a suffi à lancer le mythe de leur puissance et leur dangerosité...

Les mythes véhiculés sur les drogues et leurs usagers, Raoul Duke et le Docteur Gonzo y seront confrontés aussi dans les discours des "spécialistes" qui défilent au pupitre de la convention sur les drogues, et ce devant un auditoire tout acquis à la cause diabolisatrice. Parmi les certitudes véhiculées ici, entre autres : le surnom donné à un joint de cannabis par les usagers, surnom qui serait *Roach*, pour *cockroach*, c'est-à-dire *cafard* en français, car un joint ressemblerait à un cafard ; le concept de "retours" d'effets qui fait qu'un usager de LSD peut être victime de ses effets six mois après la prise alors qu'il pensait être débarrassé du produit... Le journaliste et son avocat décident de fuir cette conférence et nettoieront leur esprit dérangé par les discours entendus par une surconsommation d'alcool et autres drogues, et ce peut-être pour faire inconsciemment la nique à ce millier de policiers présents ce jour-là... La suite du récit, et la fausse note d'éditeur présenté en début du chapitre 9, laisse entendre que Duke « *a complètement perdu les pédales* ». Pour ce chapitre-là le récit laissera la place à la retranscription d'un enregistrement audio... Toujours est-il que le journaliste et l'avocat ne resteront pas plus longtemps à Vegas, et regagneront leurs pénates pour profiter du calme très relatif de leur home sweet home...



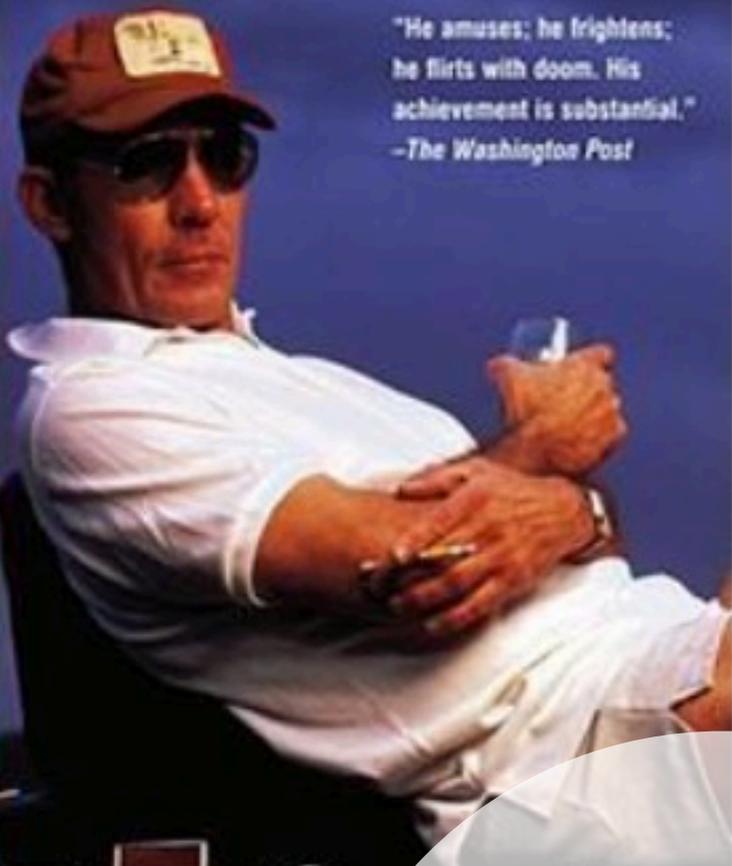
### Extrait p. 293

« Le gros marché, ces temps-ci, est dans les tranquillisants. Les petites pilules rouges et la schnouf - séconal et héroïne -, ainsi qu'un brouet de sorcières de mauvaise herbe domestique saupoudrée de tout ce qu'on peut imaginer, de l'arsenic au soporifique pour canasson. Ce qui se vend, aujourd'hui, c'est tout ce qui Vous Démolite la Tête - tout ce qui vous fait sauter les plombs dans la cervelle et vous laisse le plus longtemps possible bon à ramasser à la petite cuiller. Le marché des ghettos a fleuri dans les banlieues. L'habitué des tranquillisants cherche vengeance et s'est tourné vers la piquouse et même la grosse veine... Et pour chaque ex-amphétard qui a fini dans la blanche pour se soulager, il y a deux cents gosses qui sont passés direct du séconal à la seringue. Ils n'ont même pas pris la peine de tâter des amphés. »

Le roman de Hunter S. Thompson prend appui, même si certains événements et usages ont été exacerbés, sur ce qu'ont vraiment vécu Hunter S. Thompson et son ami avocat Oscar Zeta Acosta. Si l'action du récit se déroule sur une bonne semaine, dans la réalité, elle s'est déroulée en deux phases et sur un mois de temps. Si la première partie du périple a effectivement été financée par un magazine de sport qui refusa de publier l'article car il ne répondait pas à leur attente, la seconde partie l'a été par *Rolling Stone* qui avait accepté de faire une avance de frais sur un récit qui sera publié en deux parties, les 11 et 23 novembre 1971. Le roman paru, lui, chez *Random House* en juillet 1972. Une autre différence, de taille entre la fiction et la réalité, du moins d'après Oscar Zeta Acosta, est que l'avocat est présenté dans le roman comme un Samoan, alors qu'il est en réalité d'origine mexicaine. Membre du *Chicano Rights Movement*, et défenseur engagé des minorités opprimées, Acosta prit mal ce que Thompson lui présenta pourtant comme une protection de sa réelle identité, et il se brouilla avec l'écrivain. On n'a malheureusement plus de nouvelles de cet avocat depuis 1974, et il est bien possible qu'il soit arrivé malheur suite à ses engagements et ses liens avec le trafic de stupéfiants... Quant à l'adaptation cinématographique que proposa Terry Gilliam en 1998, elle est particulièrement fidèle au texte de Hunter S. Thompson qui apparaît d'ailleurs, très furtivement, dans la fiction. Le film ne va bien entendu pas aussi loin que l'article-roman d'origine de l'écrivain gonzo. Il ne fait notamment qu'une très courte allusion à l'héroïne, produit qui pointe son nez dans l'Amérique du début des années 70 et auquel Thompson consacre quelques lignes qui nous éclairent sur ces changements concernant les usages de drogues et sur la fin des utopies, utopies lancées par exemple par un Timothy Leary très médiatisé. Thompson nous dit de lui « *qu'il a bombardé l'Amérique avec ses histoires "d'élargissement de la conscience" mais qu'il ne s'est pas soucié un instant des réalités sinistres et peu appétissantes qui attendaient tous ceux qui le prenaient trop au sérieux.* » A méditer...



**HUNTER S. THOMPSON**



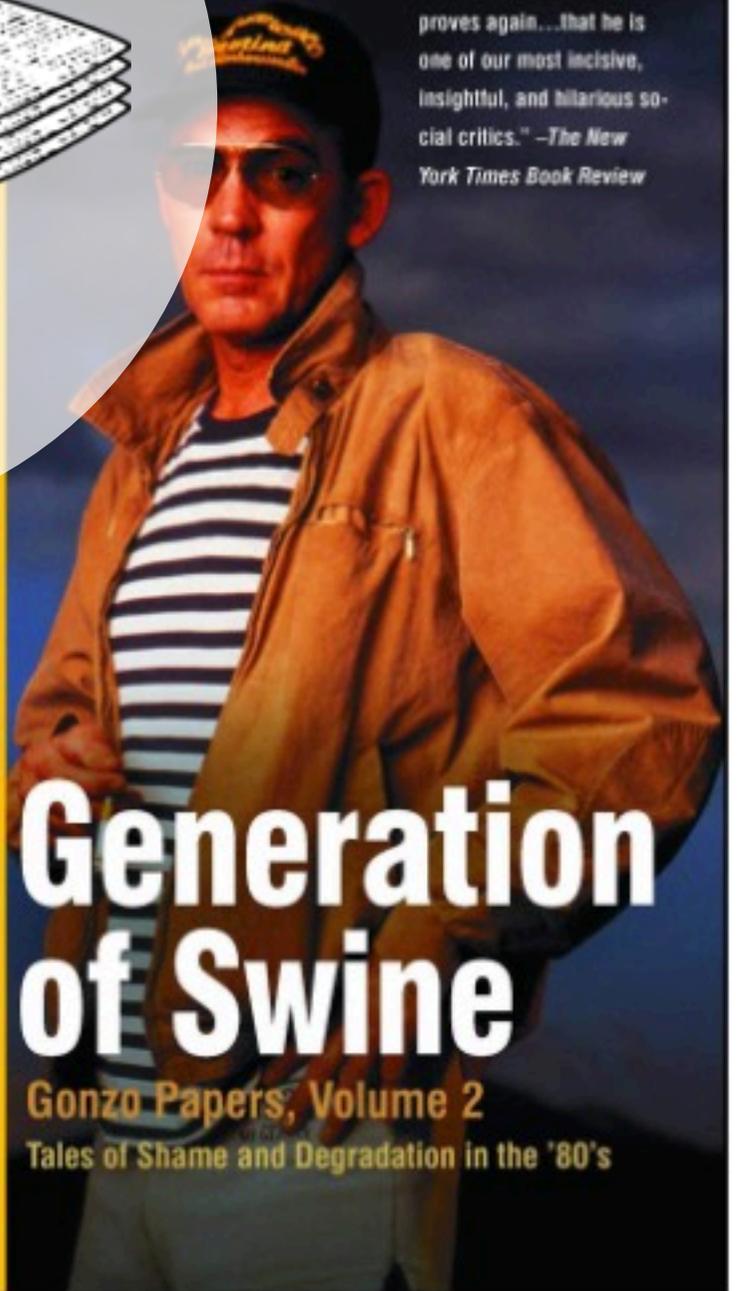
"He amuses; he frightens; he flirts with doom. His achievement is substantial."  
-The Washington Post

# The Great Shark Hunt

Gonzo Papers, Volume 1  
Strange Tales from a Strange Time



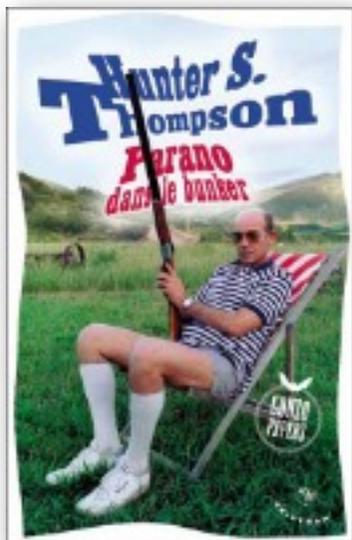
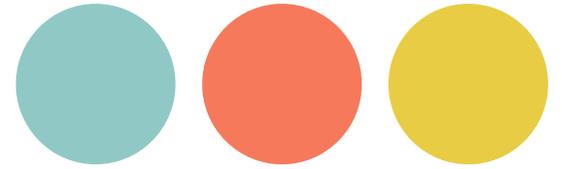
**HUNTER S. THOMPSON**



"His writing, ever feisty, proves again...that he is one of our most incisive, insightful, and hilarious social critics." -The New York Times Book Review

# Generation of Swine

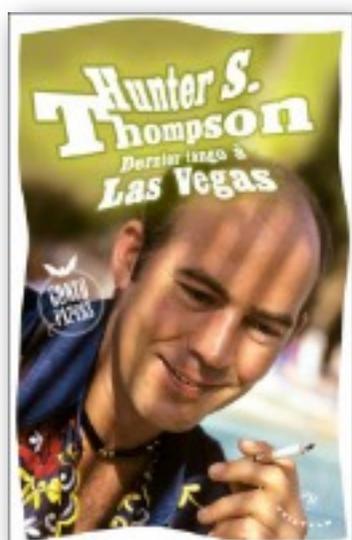
Gonzo Papers, Volume 2  
Tales of Shame and Degradation in the '80's



*Parano dans le bunker + Dernier tango à Las Vegas*  
reprenant *La Grande Chasse au requin*  
*(L'ancien et le nouveau Testament Gonzo)*  
*Un recueil d'articles de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale, 1979*

***Parano dans le bunker***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction Philippe Delamare,  
Françoise Grassin et Iawa Tate Giuliani  
Editions Tristram, 2010  
426 pages, 24,35 euros



***Dernier tango à Las Vegas***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction de Philippe Delamare  
et Philippe Manoeuvre  
Editions Tristram, 2010  
460 pages, 24 euros

On peut dire que Hunter S. Thompson a écrit pour la presse à peu près sur tout, son style gonzo s'affirmant au cours des années et faisant le bonheur de journaux et magazines comme *Rolling Stone*, le *National Observer*, le *New York Times Magazine*, le *Scanlan's Monthly* et même *Playboy*... Les textes réunis dans les deux premiers volumes de ces *Gonzo Papers*, que proposent les Editions Tristram en France, reprennent une bonne partie des articles réunis à l'origine sous le titre *La Grande Chasse au requin*, publiés en France il y a trente ans aux *Humanoïdes Associés*. Ce "testament gonzo", comme il est appelé, nous donne l'occasion d'explorer un peu plus l'univers et la langue du journaliste écrivain Thompson qui, quel que soit le sujet abordé, réussit à en faire son affaire personnelle puisqu'il se plonge à fond dans les aventures journalistiques qu'on lui propose. Et si un sujet n'est pas très passionnant a priori, il saura en retirer une matière gonzo qui transformera deux pages d'article en dix pages de littérature. Hunter S. Thompson ne s'arrête jamais en si bon chemin. Il titille les bordures, explore les marges, fouille les décombres pour que



### Extrait p. 39

« En retournant au motel après les courses de vendredi j'ai mis Steadman en garde contre quelques-uns des problèmes que nous allions devoir affronter. Aucun d'entre nous n'avait apporté la moindre drogue illégale, et il nous faudrait donc carburger à l'alcool. «N'oublie jamais que pratiquement tous les gens à qui tu vas parler à partir de maintenant seront bourrés. Un mec qui te paraît sympa a priori peut très bien te coller son poing dans la gueule sans la moindre raison.» Il a approuvé de la tête, les yeux braqués sur la route. Il avait l'air un peu sonné et j'ai essayé de le reconforter en l'invitant à dîner ce soir-là avec mon frère. »

*Parano dans le bunker*

les lecteurs ne s'ennuient pas, et surtout qu'ils ne passent pas à côté de la vérité. Il arrive à l'écrivain de faire de grandes digressions, de distiller quelques réalités approximatives ou même de s'aventurer dans la fiction sans qu'il soit toujours évident de visualiser la frontière. Alors, si c'est au détriment de la réalité pure, ce n'est sûrement pas à celui de la vérité, bien plus complexe bien entendu que la simple exposition des faits... Les psychotropes ont toujours accompagné l'écrivain dans ses pérégrinations, mais n'ont qu'à peu d'occasions été réellement au centre de ses articles. Les usages participent simplement de son mode de vie, et comme ce dernier n'est pas dissociable de son travail, il est inévitable qu'on entende parler de drogues à la moindre occasion. D'autant qu'Hunter n'est pas le seul à consommer bien entendu...

Le premier article abordant frontalement les usages est un de ceux qui ont fait couler le plus d'encre. *Le Derby du Kentucky est décadent et dépravé*, écrit en juin 1970 pour le *Scanlan's Monthly*, n'aborde que très succinctement la course, et se concentre plutôt sur les spectateurs, tous particulièrement imbibés... Hunter S. Thompson tournait un peu en rond et accepta alors favorablement la proposition d'un collègue et ami journaliste de revenir sur ses terres, à Aspen - Colorado, suivre ce derby du Kentucky, course hippique où toute la haute société locale vient se montrer, parier en continu, et surtout se soûler collectivement. Pour illustrer son article, Hunter demande à être accompagné, non pas par un photographe mais par un illustrateur. C'est le dessinateur Ralph Steadman qui suivra l'écrivain sur le terrain. Ces dessins resteront aussi célèbres que le texte de Thompson et rendent très bien compte de l'atmosphère décadente d'une société conservatrice qui ferme les yeux sur les événements qui bousculent l'Amérique en cette fin des années 60 et début des années 70... De la course, les deux compères ne verront pas grand-chose, non seulement parce qu'ils ne s'y intéressent pas vraiment, mais surtout parce qu'ils s'appliquent à décrire la foule enragée et imbibée des parieurs fous. Eux-mêmes ne sont pas en reste quand il s'agit de picoler, surtout Thompson qui est un habitué. « *A peine avons-nous mis le pied au champ de courses que nous avons perdu tout*



### Extrait p.155

« Le vrai reportage gonzo exige le talent d'un maître journaliste, l'oeil d'un photographe/ artiste et les couilles en bronze d'un acteur. Parce que l'auteur doit participer à la scène tout en l'écrivant - ou au moins en l'enregistrant, ou même en la dessinant. Ou les trois à la fois. L'analogie qui se rapproche probablement le plus de cet idéal serait un metteur en scène producteur de cinéma qui écrirait ses scénarios, serait son propre caméraman et s'arrangerait pour se filmer lui-même en train de jouer le rôle du héros ou au moins l'un des principaux personnages. »

Parano dans le bunker

*contrôle de la situation. Le reste du week-end, nous avons été brinquebalés sur une mer d'ivresse et d'horreur. Mes notes et mes souvenirs du Derby sont un vrai hachis Parmentier. »... De retour chez lui, l'article sera écrit et livré mais le journaliste n'en retire aucune fierté et pense même être passé à côté de l'événement. Son ami journaliste Bill Cardoso le rassurera en affirmant : « Hunter, je ne sais foutre pas ce que tu fais, mais tu as tout changé. C'est totalement gonzo. », et lancera la vague d'articles gonzo qui feront la renommée de Hunter S. Thompson...*

Dans un article sur le Super Bowl, datant de février 1973, Thompson évoque les difficultés pour un footballeur américain, ou tout autre athlète professionnel, de parler d'usages de drogues aux journalistes, tant l'hystérie est présente autour de ce sujet-là. L'omerta est donc de mise chez les sportifs qui ne veulent pas prendre le risque que ça leur retombe dessus. D'autant qu'à l'époque, des projets de contrôles urinaires de tous les sportifs professionnels étaient déjà à l'étude. Les peines envisagées étaient particulièrement lourdes en cas de contrôle positif. Ce sont les athlètes qui eurent gain de cause à ce moment-là. Le projet fut abandonné...

Dans une note, l'écrivain revient sur l'aventure de *Las Vegas Parano* et précise ce qu'est pour lui le journalisme gonzo. Ce journalisme part du postulat que « *la meilleure fiction est beaucoup plus vraie que n'importe quelle forme de journalisme. (...) Ce qui ne veut pas dire que le Roman soit nécessairement «plus vrai» que le Journalisme - ou vice versa - mais que «roman» et «journalisme» sont tous deux des catégories artificielles ; et que ces deux formes, au meilleur niveau, ne sont que deux moyens différents pour les deux mêmes fins. »* Le journaliste gonzo travaille, lui, sur un fil et ne doit pas totalement basculer dans la fiction, ce qui, pour Thompson, n'est pas évident. Il reconnaît que *Las Vegas Parano* est finalement de la fiction même si ce n'était pas l'objectif de départ...



### Extrait p. 354

« Grosso modo, «hip» se traduit par «informé» ou «branché». Un hippie est branché en permanence sur la réalité profonde. Il se met au diapason ou se laisse carrément porter par la lame de fond. Les hippies haïssent le toc. Ils veulent être ouverts, honnêtes, tendres, libres. Ils rejettent l'escroquerie au plastique qui triomphe dans l'Amérique du 20ème siècle et lui préfèrent «le retour à la nature», façon Adam et Eve. Ils récuse le moindre lien de parenté avec la Beat Generation sous prétexte que «ces blaireaux étaient tous négatifs. Nous sommes résolument positifs.» Ils méprisent la politique («une farce de plus») et se méfient de l'argent ainsi que de l'agressivité sous toutes ses formes. »

Parano dans le bunker

Dans un article important, qui date d'octobre 1970, le journaliste raconte son lancement dans la politique, non sans se prendre au jeu et rencontrer un certain succès. Il décide de se lancer dans une campagne de terrain pour tenter d'être élu shérif d'Aspen, la ville où il est né. Pour gagner, il doit réussir à ramener dans les bureaux de vote tous ceux qu'il appelle les "freaks" du coin, dont il est et il le revendique fièrement. La tâche n'est pas aisée car cette population *freak*, composées de tous les "marginiaux" et "junkies" de la ville, n'a pas l'habitude qu'on leur dicte leur conduite, surtout si c'est pour aller voter. Les bars et les rues furent donc écumés, et tout ce qu'Aspen comptait d'abstentionnistes *freaks* se déplaça malgré tout et vota probablement pour Thompson. Même si l'adversaire de Hunter fut déclaré vainqueur avec 60% des votes en sa faveur, le nombre de voix que le journaliste récolta fut une agréable surprise... Hunter avait construit sa campagne, entre autres : sur un changement du nom de la ville, d'Aspen à Fat City, pour éviter que tous les affairistes s'engraissent sur le nom d'Aspen ; sur un contrôle de la vente des drogues, vente qui consistait surtout à punir sévèrement les dealers malhonnêtes (qu'il considère comme des escrocs qu'il faut clouer au pilori) et à empêcher les ventes de drogues pour de l'argent ; sur l'interdiction de la chasse et de la pêche aux non-résidents, et celle de port d'arme en public au shérif et ses adjoints... Programme qui aurait probablement bien évolué si Thompson avait gagné et accepté finalement cette charge. Sa candidature avait surtout des allures de provocation du shérif conservateur sortant...

L'article que Hunter S. Thompson consacre à *Hashbury, la capitale des hippies*, en mai 1967 pour le *New York Times Magazine*, en dit long sur sa vision des hippies... C'est en 1966 que les hippies viennent s'installer dans le quartier de Haight-Ashbury à San Francisco. La Beat Generation s'est transformée en mouvement hippy, et *Hashbury* en devient la capitale. On y consomme surtout de la marijuana et du LSD, et on y trafique ces mêmes produits. C'est la raison pour laquelle les habitants sont frileux quand il s'agit d'informer les inconnus qui les questionnent car on n'a pas envie de prendre le risque de finir en prison... Certains de ces



### Extrait p. 363

« En langage hip, le mot *head* désigne l'utilisateur de drogues psychédéliques : LSD, marijuana, mescaline, peyotl, méthédrine, benzédrine, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres produits catalogués euphorisants ou planants. Ce sont les "head drugs". A l'opposé, on trouve les "body drugs" : opium, héroïne, barbituriques, et même alcool. Les premières sont des stimulants, les secondes des calmants ; mais ni les unes ni les autres ne sont vendues avec la garantie du fabricant et le Hashbury grouille de gens dont l'esprit a été sérieusement chahuté sous l'effet de drogues qui étaient censées les plonger dans un climat de douce euphorie. »  
Parano dans le bunker

hippies travaillent mais d'autres vivent de la mendicité ou ont la chance d'être pris en charge par leur famille. D'après Hunter S. Thompson, l'usage de drogue est inévitable si l'on veut s'intégrer à la communauté et participer à ses activités... Ces drogues sont particulièrement disponibles, et consommées en connaissance de cause. Le journaliste parle, lui, de Génération "Head" en raison des produits consommés, les psychédéliques, qu'il qualifie de *head drugs*, alors que des produits comme l'opium, l'héroïne ou l'alcool sont pour lui plutôt des *body drugs*... Les hippies de la première heure sont pour la grande part d'entre eux des connaisseurs des produits qu'ils consomment, nous raconte Thompson. Ils savent limiter les risques d'associations malheureuses de plusieurs drogues. Le journaliste réfute alors les craintes des autorités que les consommateurs chroniques de LSD constituent à terme une menace pour la société. Il reconnaît cependant que l'arrivée dans le quartier de nouveaux hippies inexpérimentés et en permanence «défoncés» crée des troubles sur la voie publique...

Le reportage consacré à *La grande chasse au requin*, et publié dans *Playboy* en décembre 1974, a l'allure d'une longue nouvelle dont le personnage principal n'est autre que Hunter S. Thompson. Le journaliste est envoyé par le magazine à Cozumel, une île mexicaine de la mer des Caraïbes, pour y couvrir un tournoi international de pêche. Thompson accepte d'autant plus volontiers qu'il doit y récupérer cinquante tablettes de speed cachées lors d'un précédent séjour dans le mur de briques de la piscine à requin d'un aquarium. Il est accompagné dans ses aventures par un certain Yail Bloor, un vieil ami de défonce... Comme pour le Derby du Kentucky, Thompson s'intéresse surtout au comportement des gens du milieu qui fréquentent ce tournoi de pêche. Il nous parle « d'à peu près trente-cinq richards (...) aveuglés par l'alcool, festoyant vers minuit dans tous les coins, dans un port mexicain, sur des bateaux d'un luxe effarant où l'on maudit ses fichus indigènes qui n'ont pas assez de prostituées à offrir avec leur musique locale. C'est une scène de décadence totale dans laquelle je me sentais parfaitement à l'aise. » Il est vrai que Thompson ne profita de son séjour que parce qu'il se laissa



### Extrait p. 364

« Même moi, je ne sais pas exactement comment l'affaire se conclut. Peu après «le Drogué arrêté pour excès de vitesse», pour autant que je me souvienne, deux de ses copains furent accusés de meurtre avec préméditation sur la personne d'un dealer d'héro du barrio, et je crois qu'Oscar finit par accepter l'accusation pour drogue et plaida coupable d'un truc comme «possession d'affreux comprimés dans un endroit public». »  
Dernier tango à Las Vegas

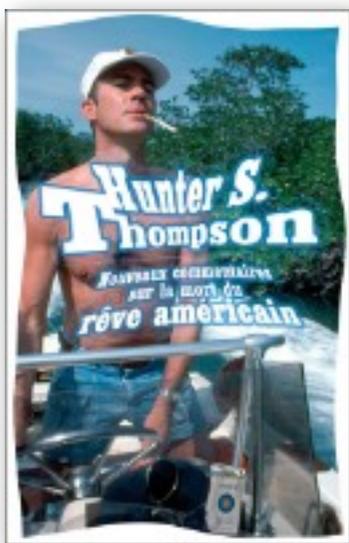
aller dans de folles nuits d'usages compulsifs sans se préoccuper du vainqueur final du tournoi... Mais l'épopée la plus romanesque du reportage fut sans aucun doute le retour au bercail de Thompson et de son ami. Les bagages chargés de stupéfiants, les deux hommes doivent trouver une solution pour passer la douane sans encombre. En leur possession « deux doses de MDA, six buvards d'acide, à peu près un gramme et demi de cocaïne pure, quatre valium et une tripotée de speed maison. » L'idée "judicieuse" de Thompson est que, dans la mesure du possible, tout ait été gobé avant l'arrivée à l'aéroport de Denver. Les restes devront être jetés, à contrecœur, dans les toilettes de l'avion ou de l'aéroport. Et pour limiter les risques de passer auprès des autorités pour des "toxicos" et se faire arrêter, il s'agit de boire une quantité d'alcool suffisamment importante pour justifier des comportements déviants ou du moins étranges. Un ivrogne passera toujours mieux qu'un homme défoncé... Ce qui aurait dû être un voyage retour de routine, se transforme en périple sous influence où les dilemmes s'enchaînent pour savoir dans quel ordre les produits doivent être ingérés et quels sont ceux qui seront sacrifiés ou pas...

En décembre 1977, Thompson livre au magazine *Rolling Stone* une série de textes consacrés aux mésaventures de son ex-ami et avocat Oscar Acosta, et à la déchéance qui s'en est suivie. Dans ce long article, titré *Les harpies ont faim de viande de bison*, le journaliste raconte comment l'avocat fut arrêté après que ses deux livreurs de speed furent interceptés par la police. Thompson n'est plus sûr de la façon dont cette affaire s'est terminée, mais elle précipita la perte de l'avocat qui avait mal tourné, était devenu « une brute imbibée de drogue », et « insupportablement moralisateur quand il se bourrait la tête d'acides (...) Il était également fauché, divorcé, déprimé, et si mal vu par le public au lendemain du "Drogué arrêté pour excès de vitesse" que même les junkies n'en auraient pas voulu comme avocat. » Toujours est-il que l'homme disparut de la circulation en 1974, sans que personne ne sache ce qui lui était vraiment arrivé...



Bien entendu, tous ces articles publiés à droite à gauche constituent une oeuvre en soi, sous influence ou non des psychotropes, mais peu importe. Le fond et la forme sont gonzo car ils parlent autant des sujets abordés que de Hunter S. Thomson, un homme au coeur même des événements qu'il suit, qui sait se mettre à hauteur, plus ou moins basse, pour nous faire profiter au mieux de la vue, une vue subjective qui en vaut bien une autre...

*Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain*  
*Un recueil de textes de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale, 1990*



***Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain***

Un recueil de textes  
de Hunter S. Thompson  
Traduction et notes par  
Jean-Paul Murlon  
Editions Tristram, 2012  
457 pages, 25 euros

Ce troisième volume, publié en France par les *Editions Tristram*, constitue bien plus un recueil de récits personnels, prises de position, considérations ou portraits, que d'articles journalistiques. On compte plus de soixante-dix textes courts qui s'échelonnent sur une cinquantaine d'années, des fifties aux nineties. Parmi eux, quelques uns, rares, abordent la thématique qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est-à-dire celle des usages de drogues, ceux de Hunter S. Thompson ou d'autres. Ce recueil est l'occasion, entre autres, de retraverser ces principaux textes longs, romans ou enquêtes...

Dans un *Journal du rhum*, Thompson revient sur son aventure Portoricaine et nous donne quelques compléments d'informations sur ce qu'il a vécu sur l'île et sur les usages d'alcool qui accompagnaient le séjour... Le journaliste revient aussi, dans un autre texte, sur sa rencontre avec les Hell's Angels, celle avec Ken Kesey et sa bande de Merry Pranksters, mais aussi ses usages de LSD. Il nous raconte que s'il en a pris pour la première fois avec Kesey c'est pour profiter du même état et des mêmes effets que tout le monde, et lui permettre surtout de supporter cette rencontre improbable entre les Angels et Kesey (surtout son acide).



### Extrait p. 167

« Bon Dieu, il est 6h45 et la pilule a fait son effet pour de bon. Le métal de la machine à écrire est passé d'un vert terne à une sorte de bleu extrêmement lustré, les touches étincellent, luisent de rehauts... Je lévite pour ainsi dire dans le fauteuil, planant devant la machine, et non assis. Fantastique luminosité sur tout, poli et ciré d'un éclairage spécial... et l'aspect physique de la chose est semblable à la première demi-heure sous acide, une sorte de bourdonnement partout, le sentiment d'être agrippé par quelque chose, vibrant intérieurement mais sans aucun signe ou mouvement extérieur. Je suis surpris de pouvoir continuer à taper. J'ai le sentiment que la machine et moi sommes tous deux dépourvus de poids ; elle flotte devant moi comme un jouet lumineux. »

L'expérience fut concluante pour Thompson, mais il explique qu'elle est compliquée à décrire « *parce qu'il est impossible de revenir dedans, et on ne peut pas vraiment en rendre compte.* » Il rajoute que « *C'est pourquoi il est difficile d'écrire sur la mescaline également, car votre esprit va quatre fois plus vite que vos mains, vous vous désorganisez et ne pouvez garder votre esprit en phase avec vos doigts.* » Le journaliste nous explique qu'il faut s'abandonner à son instinct car « *avec une tête pleine d'acide on ne peut pas faire demi-tour* »...

Dans *Premier passage chez Mescalito*, Hunter S. Thompson nous raconte comment, enfermé au *Continental Hôtel* de Los Angeles en février 1969, et bourré de pilules, d'herbe et d'alcool, il a du mal parfois à mettre en branle son écriture, sous la pression de rédacteurs en chef qui lui réclament leur dû. Mais il nous explique aussi qu'il a besoin de ses "*petites bombes d'énergie*", à savoir ses pilules de Dexédrine (stimulant), et que si elles manquent à l'appel, ça n'arrange en rien ses affaires. Par contre, si elles sont à disposition, tout s'éclaire et la machine à écrire gagne en luminosité. La mescaline, la Ritaline et le speed font aussi partie du cocktail de produits qui accompagnent les temps d'écriture...

L'écrivain revient aussi sur la rumeur qu'il a lancée au début des années 70 pour écarter, avec succès, de la course à la candidature démocrate pour l'élection présidentielle de 1972 le sénateur Edmund Muskie. Thompson s'était permis de dire (« *Il n'a pu s'en empêcher* »), non pas que le sénateur prenait de l'ibogaïne, le principe actif de l'iboga, plante aux vertus hallucinogènes, mais qu'une rumeur à Milwaukee circulait à ce propos. Bien entendu, c'est Hunter qui avait lancé cette rumeur pour mettre à mal un candidat qu'il haïssait...

En fin de recueil, nous est proposé un article du 28 février 1990, publié dans le *Aspen Times Daily*, indiquant que Hunter S. Thompson a été accusé d'agression sexuelle sur une journaliste venue lui rendre visite, et qu'il a été arrêté à son domicile où l'on a retrouvé une petite quantité de cocaïne et de marijuana. La



### Extrait p. 437

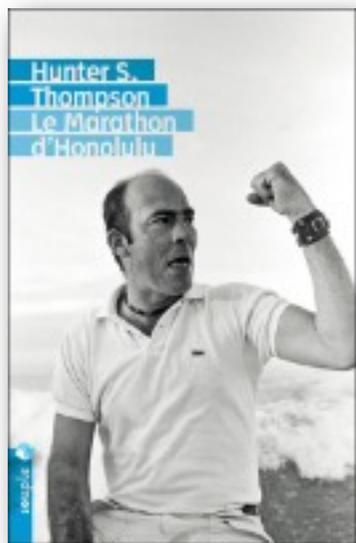
« Il y a dans la capitale de la nation et dans nos législature locales une hystérie déchaînée. Récemment, elle s'est accompagné de graves discussions visant à réduire les droits des citoyens, afin de combattre le fléau redouté des drogues. Faire de la démagogie là-dessus est certainement plus simple, et beaucoup plus populaire, qu'équilibrer les budgets, tâche difficile. Mais accroître les peines pour les usagers des drogues, mettre en faillite notre état et les coffres nationaux où l'on entrepose ces malheureux, a peu de chances de résoudre les maux sociaux de notre nation. Cela ne fera que créer davantage de pauvreté. Et la pauvreté est une cause fondamentale du crime, plus importante que la drogue ne pourra jamais espérer l'être. »

Gérald H. Goldstein

cocaïne circulait parmi les convives et son usage entraîna visiblement une forme de paranoïa chez Thompson... Un article du même journal, datant du 1er juin déclare que l'accusation a finalement abandonné toutes les charges et que Thompson a été relaxé pour toutes ces accusations, à l'exception de l'usage de cocaïne... Le 02 juin, son avocat lui écrit pour lui livrer quelques réflexions sur cette Guerre à la Drogue qui « *déverse actuellement sa bile sur cinq gamins noirs dans un tribunal entièrement blanc.* » L'avocat revient sur l'état d'esprit du moment aux Etats-Unis et sur le durcissement des peines orchestrées par les cinq dernières administrations. Il fait aussi allusion à un projet de vote par le congrès, heureusement abandonné, d'un statut permettant aux membres de la police antidrogue d'abattre les gens suspectés de trafic de drogues... Si le congrès américain, à cette époque-là, n'a finalement pas traduit dans la loi les envies pressantes des uns et des autres, l'on sait qu'en 2016, le président philippin Duterte n'a, lui, malheureusement, pas fait machine arrière et mit en actes ses déclarations de campagne. On compterait à ce jour plus de vingt mille usagers ou dealers tués par la police, victimes d'une Guerre à la Drogue qui ne touche que la population défavorisée, la plus exposée et la plus fragilisée...



**Le marathon d'Honolulu (The Curse of Lono)  
Un recueil de textes de Hunter S. Thompson  
Edition originale Bantam Books, 1983**



**Le marathon d'Honolulu**  
Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Editions Tristram, 2012  
224 pages, 8,40 euros

**Extrait p. 68**

**« Pourquoi ces couillons courent-ils ? Pourquoi se punissent-ils de manière si brutale, sans le moindre prix à la clé ? Quel est donc cet instinct taré qui pousse huit mille individus a priori censés à se lever à quatre heures du matin pour arpenter à grande vitesse les rues de Waikiki sur 42 kilomètres pète-couilles dans une course que moins d'une douzaine d'entre eux ont la moindre chance de gagner ? »**

En décembre 1980, Hunter S. Thompson, qui n'est pas au mieux de sa forme, est envoyé par *Running Magazine* à Hawaï pour couvrir le marathon d'Honolulu. Il se fait accompagner par Ralph Steadman, le dessinateur qui l'avait déjà suivi sur le Derby du Kentucky mais qui n'ira pas ici au bout de l'aventure avec le journaliste gonzo. Les limites d'une immersion en milieu hostile - il ne s'agit pas de la course mais d'une tempête mettant en danger Steadman et sa famille - auront raison de la patience du dessinateur... Hunter est lui en pleine forme et, comme à son habitude, profitera du contexte et des drogues à disposition pour lâcher prise et profiter au mieux d'un séjour envisagé bien plus comme une villégiature que comme un travail... Encore une fois, il n'est pas facile de faire la part des choses entre fiction et réalité, mais nous sommes habitués avec l'écrivain. Le roman est en quelque sorte le journal de bord d'un journaliste parti enquêter sur le terrain pour écrire son article... Dans le récit, sont régulièrement insérés des extraits des aventures du Capitaine Cook, notamment son dernier voyage sur les îles hawaïennes. Les aventures de ce célèbre navigateur explorateur finiront tragiquement en 1779 suite à une querelle avec les autochtones alors qu'ils l'avaient pourtant accueilli lors de son premier séjour comme la réincarnation du Dieu Lono. Le titre original du roman est d'ailleurs peut-être plus juste, puisqu'il évoque *La malédiction de Lono* (The Curse of Lono)... Le culte que les Hawaïens vouent à ce dieu de la fertilité et de la pluie, est à la hauteur de la mégalomanie de Hunter S. Thompson qui se demande s'il n'est pas lui-même finalement la réincarnation de Lono. C'est du moins ce qu'il écrira dans une lettre à Steadman présentée en fin d'ouvrage, lettre où il tente de se rattraper d'avoir mêlé le dessinateur à une aventure qui ne fut pas vraiment une réussite...



### Extrait p. 130

« J’observais ses yeux un moment, puis secouais la tête et retournais à la cabine me chercher une bière. Le capitaine Steve n’avait encore jamais pris de mescaline, et je vis que le truc lui montait à la tête. Il était évident, à voir la confusion de son regard, qu’il n’avait aucun souvenir d’avoir embarqué notre dernier flacon de stimulant en allant dans la flotte, dans la poche de son futa, quand il était descendu avec les bouteilles de plongée arrimer la ligne de mouillage à un gros rocher, au fond de l’eau, à une trentaine de mètres de profondeur. Je lui avais pris la bouteille quand il était remonté, et j’avais bu à peu près la moitié de l’amère mixture salée en une seule gorgée. »

Du marathon, auquel Hunter S. Thompson pensait participer, on ne verra pas grand-chose. Le quarantenaire préfère le regarder passer depuis le jardin de la maison où il s’est rendu avec Steadman pour regarder un match de football américain. Les deux hommes sirotent leur verre tout en insultant les coureurs à l’occasion. Thompson ne comprend pas l’intérêt de participer à une telle course... Heureusement pour l’écrivain et son acolyte dessinateur, il y a de quoi faire à Hawaï, et la deuxième partie de son article, annonce-t-il, sera consacrée à l’île et à sa culture, au risque de se laisser embarquer dans des aventures au péril de sa vie, bref...

A Honolulu, Thompson retrouve une vieille connaissance, Skinner, un ami qu’il avait rencontré à Saïgon, travaillait à ce moment-là pour la CIA mais faisait fortune dans le commerce de l’opium. Le journaliste avait profité des dernières semaines de guerre pour fumer l’opiacé dans sa chambre d’hôtel en compagnie de son fournisseur, et n’avait finalement jamais rien vu des combats... Il se trouve qu’à Hawaï, Skinner est le contact du journaliste et de son illustrateur pour la course mais aussi photographe officiel. Il n’a en fait qu’une obsession, se fournir en cocaïne. Il en réclame même à Ralph Steadman dès leur première rencontre, ce qui n’est d’ailleurs pas du tout pour lui plaire. Le dessinateur n’est pas usager de drogues, du moins de stupéfiants, et affiche même un certain rejet envers elles. Il ne veut entendre parler ni de cocaïne, ni de marijuana dont il déteste l’odeur... Le temps du marathon passé (à n’en rien tirer, si ce n’est des critiques), la fine équipe se délocalise à Kona, à 240 kms d’Honolulu. Et c’est parti pour la grande aventure de la pêche sportive au marlin, un très gros poisson d’eau de mer qui ne se laisse pas attraper comme ça. Malheureusement, la tempête s’abat sur l’île et ne fait pas les choses à moitié. En attendant de pouvoir sortir en mer, on se charge en alcool, cannabis, speed ou cocaïne. Une sortie est tout de même effectuée, en petit comité, avec mescaline et héroïne à disposition, avec l’espoir que le ciel se dégagera en pleine mer... Pas de chance, le temps n’en fait qu’à sa tête et les occupants du bateau, dont Thompson, se retrouvent bloqués et empêchés de rejoindre la côte. Dans ce cas-là, autant se charger en mescaline



pour faire oublier l'idée qu'on pourrait y laisser sa peau. Le capitaine du bateau est partie prenante du trip, mais en perd les pédales... Mais au bout de cette aventure marine, tout est bien qui finit bien finalement...

Malheureusement, à son retour auprès de son coéquipier et sa famille, Thompson constate que le dessinateur s'est fait la malle et est rentré en Angleterre (Ralph Steadman est Gallois d'origine)... Ce qui aurait pu ressembler à une escapade paradisiaque s'est finalement terminé en fiasco. Même le cannabis cultivé sur place par un ami de Thompson a été saisi par les policiers... De ce fiasco sortira tout de même un court roman qui n'eut pas beaucoup de succès au moment de sa publication... En ce début des années 80, il reste à Hunter S. Thompson deux décennies pour écrire encore quelques articles et surtout de nombreuses lettres qui feront le bonheur des futurs lecteurs...



THE FEAR AND LOATHING LETTERS, VOLUME I

The Proud Highway

HUNTER THOMPS

SAGA OF A DESPERATE SOUTHERN GENTLEMAN

Edited by DOUGLAS BRINKLEY. Foreword by WILLI

EDITED BY Douglas Brinkley • FOREWORD BY David Halberstam

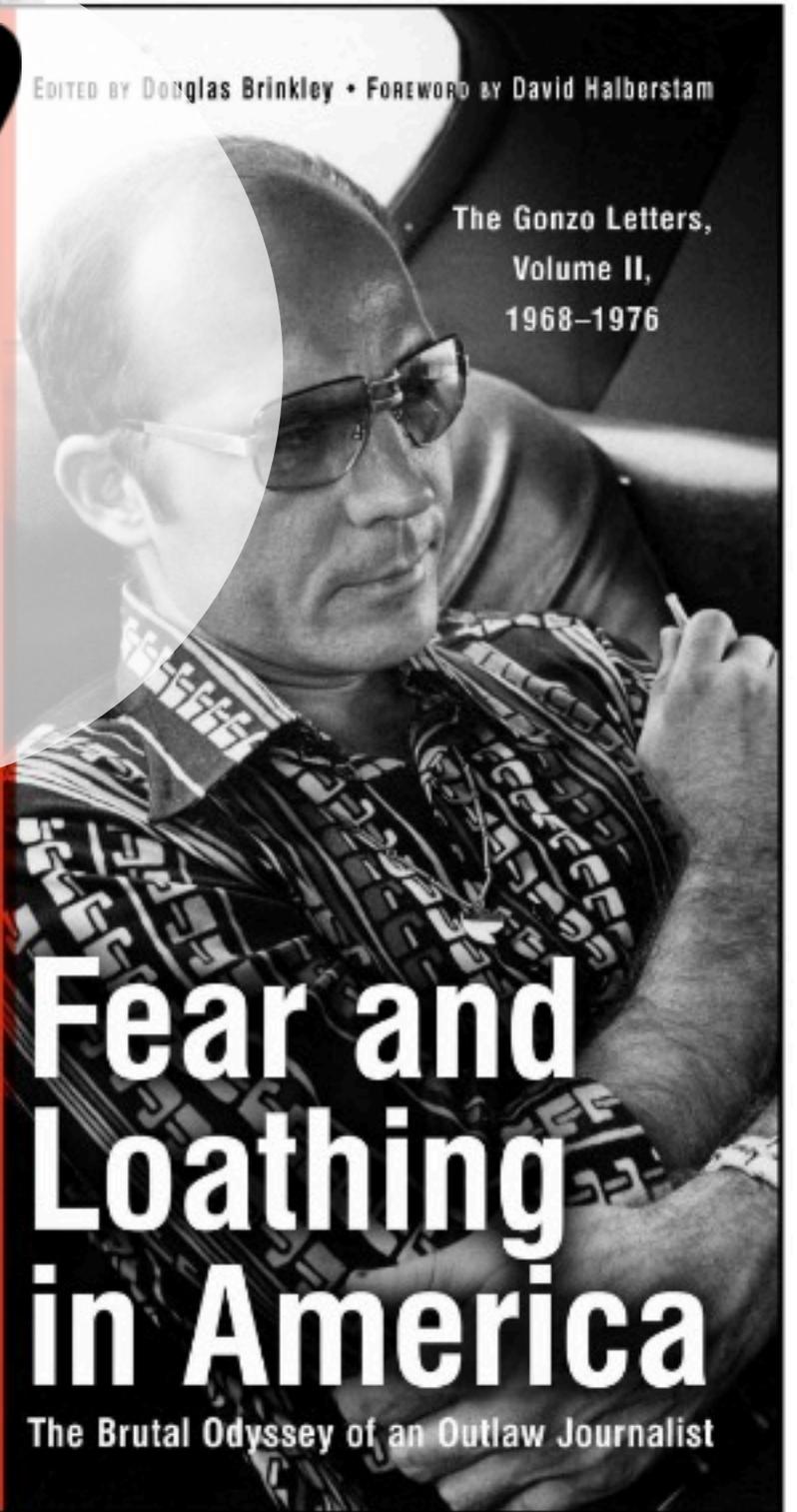
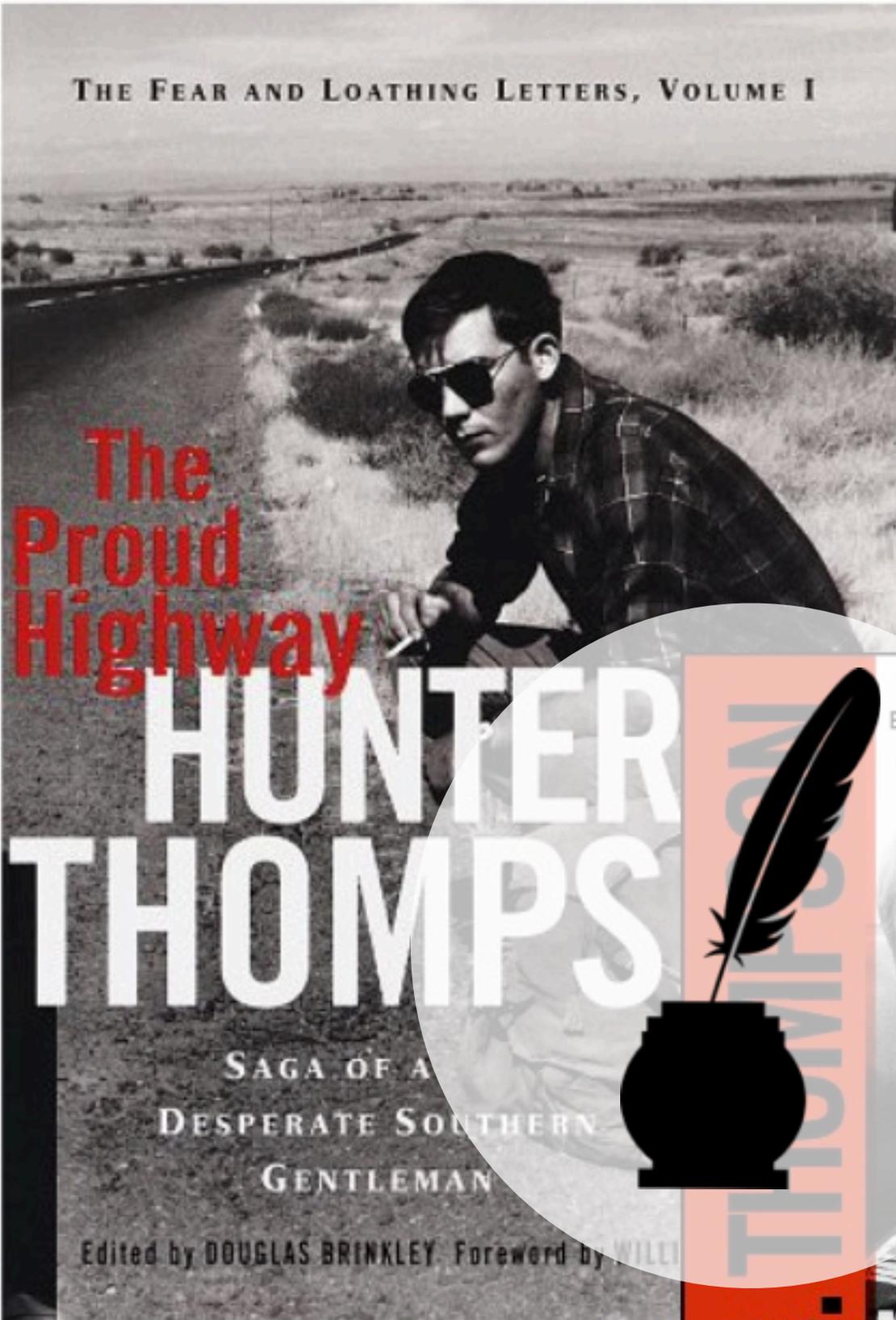
The Gonzo Letters, Volume II, 1968-1976

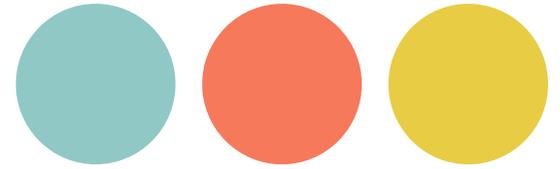


HUNTER S. THOMPSON

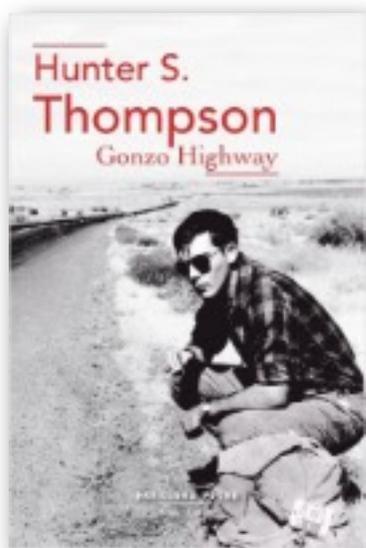
Fear and Loathing in America

The Brutal Odyssey of an Outlaw Journalist





*Gonzo Highway -  
The proud highway + Fear and loathing in America*  
*Un recueil de lettres de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale Douglas Brinkley, 1997*



***Gonzo Highway***

Un recueil de lettres de  
Hunter S. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Pavillons poche -  
Robert Laffont, 2020  
672 pages, 12 euros

On en saura probablement bien plus sur Hunter S. Thompson en parcourant ces dizaines et dizaines de lettres qui ne sont qu'une infime partie de l'ensemble des missives ou même missiles qu'il envoya pendant tout son parcours professionnel. L'écrivain ambitieux et visionnaire, sûr de son talent, a pris la peine, dès ses premières lettres, d'en garder un double carbone au cas où il devienne célèbre et adulé et qu'on s'arrache la moindre ligne de ses écrits. Grand bien lui en fasse, puisque nous profitons, depuis 1997, d'une sélection qui nous en apprend beaucoup du personnage, de sa personnalité, de ses états d'âme, de sa vision de la politique, de la société et du journalisme, de son parcours et de sa carrière. Ces lettres sont envoyées à de nombreux destinataires, de son médecin personnel à Jimmy Carter en passant par une société de vente par correspondance, des créanciers, d'autres personnalités, plus moins connues, amis, écrivains, hommes politiques, et rédacteurs en chef. Elles nous plongent donc, avec plus ou moins de réjouissances, dans ces temps de bouleversements qu'a connus l'Amérique et qui s'étalent en l'occurrence sur une vingtaine d'années. Regroupées en français en un seul volume, elles l'étaient à leur origine en deux,



### Extrait p. 307

« Les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première. Il y a six mois, ils s'envoyaient la tronche dans les étoiles et me trouvaient tendu, et maintenant, ils se pointent chez moi au volant de bagnoles immatriculées à New York ou en Californie, ils essaient de m'emprunter du pognon ou de me vendre tout ce qu'ils ont - y compris la minette qui a la chtouille, à qui, comme par hasard, appartient la bagnole. Déprimant. L'herbe est tombée à 50 dollars le kilo à San Francisco ; le marché est engorgé, toute cette scène est engorgée - des paumés et des nazes. Hostilité et parano. Laisse tomber. »

correspondant à deux périodes d'écriture assez distinctes : celle de 1955 à 1967, où la plume de l'écrivain n'était pas encore reconnue et où il lui fallait cravacher pour réussir à être publié ; puis celle de 1968 à 1976, où l'écriture gonzo était bien plus affirmée et établie, où le succès était au rendez-vous, les excès allant avec, ce qui n'était pas au goût de tout le monde. Les limites du fond et de la forme de ce que proposera le journaliste à ses lecteurs dans ses articles, vont en effet petit à petit voler en éclat...

Mais revenons à ces lettres. Elles traduisent une part des excès de langage auxquels Hunter S. Thompson est habitué, ses critiques, et ses colères, et personne n'est épargné. L'écrivain n'a pas l'habitude de broser son auditoire dans le sens du poil, et encore moins d'être politiquement correct. Il peut s'enflammer d'un côté et enflammer ses destinataires de l'autre. Pas de demi-mesure. On en aura pour son argent... Hunter S. Thompson n'y va pas par quatre chemins quand il a des choses à dire à ses interlocuteurs. Il ne mâche pas ses mots avec une sincérité qui frôle souvent le besoin de marquer publiquement le coup et de faire oeuvre créative. Ces lettres font partie intégrante de son oeuvre puisque c'est bien ainsi qu'il les a envisagées. Elles ne sont pas adressées uniquement à leur destinataire mais aussi au futur lecteur dont il souhaite qu'il prenne plaisir à les lire. C'est probablement l'une des raisons pour laquelle les lettres adressées à sa femme et à son fils ne sont pas de la partie. Trop personnelles... L'introduction de chacune de ces lettres par quelques lignes de contexte permet de saisir un peu mieux les enjeux et les sentiments traversés par l'écrivain au moment de l'écriture...

Quant à la place de la thématique des usages de drogues dans ces lettres, elle n'est certes pas centrale. Cependant un certain nombre de références sont présentes... Dans la première période, celle où les usages de Thompson étaient présents mais pas encore aussi affirmés que dans la deuxième, l'écrivain fera allusion à certains événements où la consommation l'a mis en difficulté ou a occupé son temps de détente et de travail... Il est question par exemple, en mars 1957, d'une des raisons pour lesquelles le



### Extrait p. 239

« Kesey me donne l'impression d'être un type tout à fait correct, certainement pas juste un défoncé. Si les avocats perdent le contrôle de leurs clients, ce que je considère comme probable, certains d'entre eux sont capables de pousser cette histoire vraiment loin. L'argument que vous connaissez, je présume, consiste à dire qu'on ne doit pas classer la marijuana parmi les narcotiques mais parmi les substances psychédéliques - c'est un produit qui élargit le champ de la conscience et non un opiacé créant une dépendance, bref, une substance qui est nocive que pour les préjugés bourgeois. »

journaliste en herbe s'est retrouvé en délicatesse dans l'armée de l'air quand il y faisait son service. Il a été retrouvé ivre à 3h30 du matin et a renversé une bonbonne entière de bière dans les bureaux... En juillet 1958, à New York, Thompson fait allusion à son addiction à la morphine et à ses consommations intensives d'alcool pendant sa période de vache maigre... En août 1961, à Big Sur en Californie, le journaliste est expulsé par sa propriétaire à cause de son penchant pour la bouteille... Dans une lettre de mai 1962 Thompson parle de son séjour à Porto Rico et reconnaît avoir été bourré au rhum et à la bière hollandaise et avoir passé dix jours à ne presque rien faire d'autre que picoler. Un peu plus tard à Quito, en Equateur, il explique amasser de la drogue en préparation d'un article sur la question... Une lettre datant d'avril 1965 donne l'occasion à Thompson de parler de son ami Ken Kesey (auteur de *vol au-dessus d'un nid de coucou*), arrêté par la police pour possession de marijuana, et de donner son point de vue sur la législation concernant cette substance. Dans une autre lettre adressée à une éditrice concernant son *Rum Diary*, l'écrivain raconte qu'il carbure aux amphétamines et au whisky pour pouvoir finir dans les délais son texte sur les Hell's Angels... En janvier 1967 il n'hésite pas à fustiger Lyndon Johnson pour sa politique répressive. En décembre de la même année il proclame que « *les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première.* »... Toutes ces réflexions et moments d'usages effleurés à peine par Hunter S. Thompson dans cette première partie de son parcours journalistique, n'ont rien d'extraordinaire. Les consommations occasionnelles, plus ou moins intensives suivant la période et les circonstances, ne révèlent en rien le parcours d'un usager chronique. Il faudra attendre que le succès pointe le bout de son nez et que sa réputation le précède pour que les drogues occupent une place bien plus importante...

La deuxième époque, celle qui se déroule donc de 1968 à 1976, sera plus prolifique en termes de textes mais aussi en termes d'usages de drogues et de mots les concernant dans les lettres... Le recueil lance la période par un texte de Thompson (pas une



### Extrait p. 396

« Bon, ça me pendait au nez : un mauvais trip vraiment infâme. J'ai pris un des machins bleus à toi en plus d'une pilule entière de mescaline, après environ trente heures de sommeil, à la soirée Daisy Duck annuelle de Phil Clark, le tout accompagné de six heures de bière et de vodka pure en gobelets... et j'ai fini la journée en pleine crise de parano, virant Tim Thibeau de la propriété à l'aide d'un Mag.44 chargé. La pire horreur, c'est que, tout l'après-midi, j'ai eu l'intime conviction d'être entre les griffes de junkies, des vrais tarés de la piquouse... Et même maintenant, je me demande si je n'avais tout de même pas raison. C'est ça le problème, avec l'acide : tu ne peux jamais être certain que tu hallucines. Enfin bref, je laisse tomber pour l'instant. Dans un sens comme dans l'autre, ça fait trop. »

lettre donc) sur le mouvement hippie. Il y fait référence aussi à sa consommation personnelle de speed (consommation que « tous les vieux défoncés professionnels » lui disent d'arrêter) mais aussi aux mélanges alcool, speed et cannabis. Il présente les usagers de speed comme « les junkies de la génération marijuana ». Thompson étant grand amateur d'amphétamines, il ne stoppera jamais sa consommation... En août 1968, il écrit qu'à l'occasion de la convention démocrate de Chicago qui se termina tragiquement pour les manifestants, dont il était, massés à Grant Park, il décida, par provocation, de fumer un joint publiquement devant les policiers, les chaînes de télévision et les photographes lui faisant face. Expérience dont il ne garde d'ailleurs pas un très bon souvenir, ou du moins un souvenir contrasté, simplement parce que la marijuana avait très mauvais goût, et que sa défonce tendait plutôt vers le bad trip étant donné les circonstances... En juin 1969, dans une lettre à son avocat Oscar Acosta, l'écrivain raconte un autre bad trip, en forme de crise de parano, dont il a été victime suite à l'ingestion de produits fournis par ce même avocat... En juin 1970, un disc-jockey semble accuser Hunter de trafic de drogue. Ce dernier ne manque pas de lui répondre avec ironie... Dans une lettre à Tom Wolfe, datant d'avril 1971, le journaliste et romancier raconte à son ami écrivain que le premier jet de la première partie de *Las Vegas Parano* a été écrit d'une traite, « à la main sur du papier à en-tête du Mint Hôtel pendant une folle nuit d'alcool et de dope... » A propos de *Las Vegas Parano*, Hunter fait aussi allusion, dans une autre lettre, à son éditeur cette fois-ci, à la fameuse conférence des procureurs à laquelle il a assisté et où il était question de « régler le problème que pose la culture de la drogue dans ce pays. ». Autant dire que Thompson n'adhérait en rien au discours et préféra se charger en mescaline pour supporter les « charabia » et « films sur les horreurs abracadabrantes des gens sous l'emprise de la drogue. ». Quant à savoir si l'écrivain était lui sous l'emprise des drogues au moment d'écrire le roman, il répond curieusement par la négative dans cette lettre. Par contre, concernant la lecture de son journalisme gonzo, elle nécessite, d'après Hunter S. Thompson, un mode d'emploi qu'il nous dévoile



### Extrait p. 143

« Et maintenant, à l'âge de trente-trois ans, on lui en aurait donné cinquante, l'esprit brisé et le corps boursoufflé par l'alcool, il ricochait d'un pays à l'autre, en décrochant des boulots de reporter et s'y cramponnant un moment avant de se faire virer. Il avait beau être habituellement répugnant, il lui arrivait d'avoir un éclair poussif d'intelligence. Mais il avait la cervelle tellement pourrie par la boisson et sa vie dissolue qu'à chaque fois qu'il la mettait en branle, elle se comportait comme un vieux moteur détraqué à force de trembler dans le saindoux. »  
Extrait de "Rhum express", en introduction de l'année 1961

en novembre 1971 dans un texte où il est proposé de se munir d'une seringue hypodermique de vingt-cinq centimètres d'une contenance d'un demi-litre, de la remplir de rhum, tequila ou whisky, et d'en injecter le contenu dans le ventre à travers le nombril pour obtenir un « *flash formidable - assez comparable au coup de fouet des poppers prolongé pendant trois quarts d'heure - bref, largement le temps de lire toute la saga.* » ... Dans une lettre datée de novembre 1974, l'écrivain, sollicité régulièrement comme conférencier, fait allusion à ses exigences, à savoir par exemple de pouvoir boire sa propre boisson, c'est-à-dire du whisky Wild Turkey mais sans qu'il lui soit nécessairement fourni. Il fait référence aussi à une close "humoristique" qui stipule qu'il est prêt à défalquer cent dollars de son cachet si ses hôtes lui fournissent un gramme de cocaïne pour sa consommation personnelle le temps de son court séjour...

Voilà, nous avons fait le tour des références aux drogues dans ces plus de six cents pages de lettres, et probablement que les fans du gonzo qui attendent des écrits de Thompson qu'ils soient inévitablement habités par les usages de psychotropes seront déçus... Mais attention, ces usages ne sont en rien l'essence même du journalisme gonzo. Ce serait bien réducteur. Ils sont associés à l'écrivain Hunter S. Thompson car il a toujours reconnu sa polyconsommation, n'en a sûrement pas fait un secret, et l'a exploitée dans des écrits où il se mettait en scène. Mais d'autres articles, lettres ou romans ont, bien entendu, été rédigés par des écrivains, journalistes et/ou écrivains, qui consommaient eux aussi, et peut-être régulièrement et intensément, mais n'en ont pas fait la publicité... N'ayons pas peur de dire, en conclusion de ce dossier sur Hunter S. Thompson, qu'il se donnait tout de même un genre, ou du moins qu'il entretenait et exacerbait ses usages pour être fidèle à une réputation qui avait fait son succès bien au-delà de ses écrits. Il était l'un des symboles de la contre-culture des années 60-70, et les drogues faisaient partie du pack, qu'on le veuille ou non...

